



<http://aupe.fr.st>

JOURNAL D'UNE TRAVERSEE AFRICAINE

Ce document présente, sous la forme d'un journal de route, le voyage que madame et monsieur Iglésias ont effectué entre le 08 Janvier et le 12 Février 2004. Pendant plus d'un mois, ils ont traversé la partie nord-ouest de l'Afrique à bord d'une voiture depuis Tanger, au Maroc, jusqu'à Ouagadougou, capitale du Burkina Faso. Ils ne sont pas partis seuls. Ils avaient rejoint un convoi d'une dizaine de véhicules, rassemblés pour l'occasion par un passionné.

Chaque année, rôdé à ce genre d'activité, ce dernier organise un convoi à destination du Burkina. Les expéditions vers l'Afrique coûtant très chères, sa première idée, en plus de satisfaire son goût des voyages, est de transporter à moindre frais des colis divers préparés par des associations ou des particuliers. Son autre idée est de permettre aux personnes motivées, désireuses de connaître l'Afrique d'une manière originale, de participer directement au voyage en conduisant les véhicules du convoi. Motivée et curieuse, madame Iglésias a ainsi décidé d'acheminer elle-même les colis que l'AUPE, association dont elle est la présidente, destinait à ses contacts burkinabè.

L'itinéraire emprunté par le convoi est assez connu des voyageurs ayant circulé dans cette partie du continent africain. On peut même dire que certains lieux sont incontournables. Le journal de route de madame Iglésias, tenu quotidiennement, peut en conséquence se montrer utile aux voyageurs dont le projet est de suivre complètement ou en partie cet itinéraire. Il leur fournira un avant-goût de ce qu'ils vivront. Et en même temps, ils mesureront, par les différences qu'ils constateront, à quel point l'Afrique est en train de changer. En bien ou en mal, c'est à chacun d'en juger.

Ce document et son contenu sont la propriété de son auteur, Danielle Iglésias.

Il est autorisé de reproduire une partie de son récit, limitée à deux pages sauf accord, à la seule condition que le nom de l'auteur et la source du document (le site de l'association) soient cités et prévenus au préalable.

Les droits de ce document sont reversés à l'association AUPE tant que l'accord entre son auteur et l'association est valable. Ces droits reversés doivent permettre à l'association de mener des actions en faveur des démunis.

Nous vous remercions d'avoir éventuellement acheté ce récit et de vous y intéresser.

Bonne lecture.

LES INTINERAIRES

pages

FRANCE

Le départ de Sète 4
Majorque en vue 4

MAROC

Tanger - Kenitra 5
Kenitra - Agadir 5
Agadir - Tantan 6
Tantan - premier bivouac 7
Premier bivouac - Dakhla 8
Dakhla - frontière mauritanienne 8

MAURITANIE

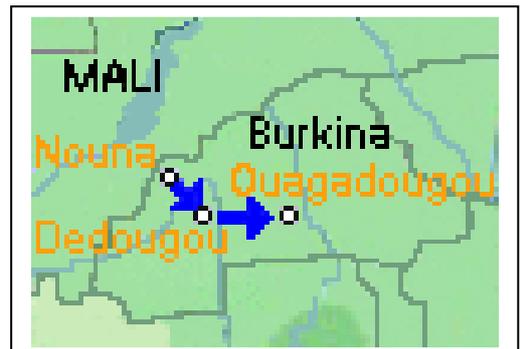
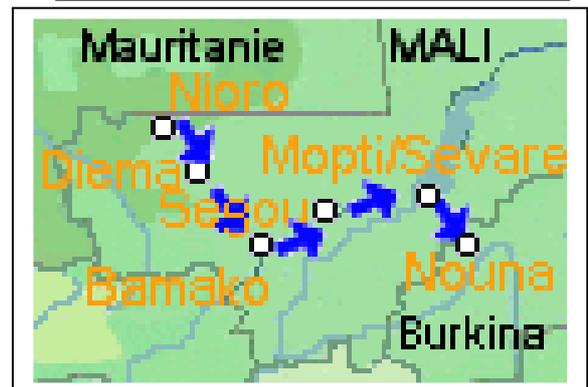
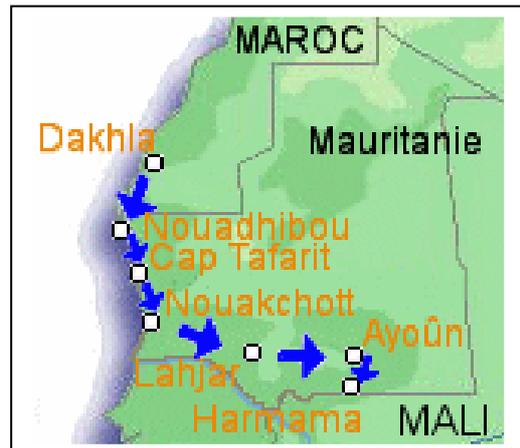
Frontière - PK 46 - Nouadhibou 10
Nouadhibou - bivouac dans le désert 11
Bivouac - bivouac près de touaregs 12
Bivouac - Cap Tafarit 12
Cap Tafarit - Nouakchott 13
Nouakchott - Ajouer 14
Ajouer - Magtaa-Lahjar 15
Magtaa-Lahjar – bivouac près d'Ayoûn 15
Bivouac près d'Ayoûn - Chelkha 16
Chelkha – bivouac près d'Harmama 17

MALI

Bivouac près Harmama – Nioro du Sahel 19
Nioro du Sahel - Diema 20
Diema - Bamako 21
Détente à Bamako 21
Bamako - Ségou 22
Repos à Ségou 22
Journée pirogue à Ségou 23
Ségou – bivouac près de Mopti 24
Bivouac Mopti – bivouac de Bandiagara 24
Bivouac de Ban. - Pays Dongon -Sevaré 25

BURKINA-FASO

Sevaré - Nouna 27
Cérémonie à Nouna 27
Mariage à Nouna 27
Nouna - Debougou 27
Debougou - Ouagadougou 28
Les activités de l'AUPE 29
Détente dans la capitale 30
Le retour à Paris 30





JEUDI 8 JANVIER

FRANCE

Le départ de Sète

Arrivée à 16h00 au port de Sète. Embarquement à 18h00. A 19h00, départ du navire.

Celui-ci s'appelle le "Marrakech". Il est la propriété du roi du Maroc, nous dit-on. Tout un équipage "trié sur le volet" est à son bord, beaucoup de serveurs et de personnel. Ils sont sans doute nécessaires pour s'occuper des passagers durant les deux jours de la traversée de la méditerranée.

Cette première soirée à bord, nous assistons à une série de spectacles : un ou deux tours de magie remplacés ensuite par une danseuse du ventre aux longs cheveux blonds – elle dansera une bonne heure, si ce n'est plus. Puis, place au karaoké. Des jeunes gens chantent et animent la salle, poussant une personne de notre groupe à prendre le micro. Se sentant pousser des ailes, c'est tout le groupe qui lui emboîte le pas et se retrouve sur la piste à pousser un chant cévenol. Les danses qui s'ensuivent font un peu oublier le léger tangage du bateau.

Vers 23h00, nous regagnons notre "carré", c'est-à-dire notre cabine. Celle-ci comprend deux lits banquettes et un coin toilette, un peu comme dans les hôtels de la marque Formule 1.

La climatisation émet un air froid et nous la stoppons car c'est très désagréable pour dormir. Mais une fois fourrés à l'intérieur du lit, il nous est difficile de rester couverts, non pas parce que nous avons chaud parce que nous y sommes à l'étroit. Et ni le roulis ni le bruit des moteurs n'arrivent à nous servir de berceuse. A cause de cela, nous passerons une nuit blanche...

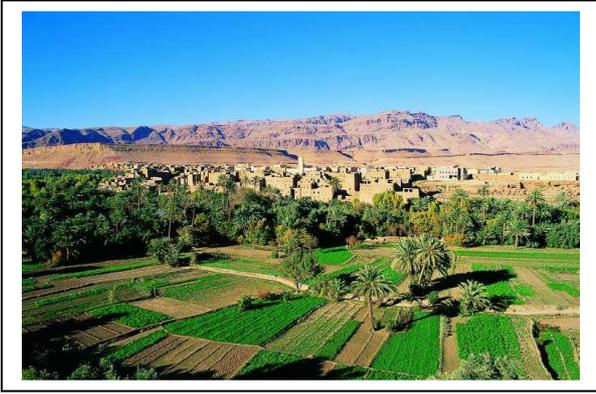
VENDREDI 9 JANVIER

Majorque en vue

08h00. Au large, nous apercevons l'île de Majorque depuis la passerelle.

Malgré un léger mal de mer, nous prenons le temps de petit-déjeuner car il vaut mieux avoir le ventre plein pendant une navigation, à ce qu'il paraît... Par précaution, des sacs en papier sont prêts, le personnel en a disposé un peu partout dans le navire.

Le reste de la journée est long. Nous n'avons aucune activité sinon regarder la mer par les hublots.



SAMEDI 10 JANVIER

Le Maroc

Tanger – kenitra

Aux alentours de 03h00 du matin, le bateau fait une escale de plusieurs heures à Almeria, en Espagne. Il y débarque un enfant de quatre mois souffrant de problèmes respiratoires. L'escale provoque un retard de six heures sur l'horaire prévu. Nous comprenons que nous arriverons à Tanger à 16H00 au lieu de 10.

Décalage horaire : - 1 heure. Nous oublions de régler nos montres Daniel et moi.

Le navire lève l'ancre. Nous longeons toujours la côte espagnole. Nous en profitons pour mieux faire connaissance avec nos quinze coéquipiers.

14h00, en vue de Cadix, de ses maisons blanches qui se détachent de la bande de terre.

15h00, nous dépassons le détroit de Gibraltar et accostons peu après à Tanger ; les voitures débarquent et nous nous déplaçons dans le port jusqu'à la douane. Là, une noria de porteurs et de douaniers en tout genre vont et viennent. Qui s'occupent de qui et de quoi ? C'est difficile à dire. Après deux heures de tractations, nous quittons Tanger.

La ville est immense ! Nous sommes surpris de constater que beaucoup de constructions semblent comme figées. A ce qu'on dit, les propriétaires ne les achèvent pas afin de ne pas payer d'impôts.

Nous empruntons maintenant l'autoroute en direction de Kenitra. Une campagne légèrement vallonnée se découvre à nos yeux, très verte, peu de culture. En même temps, nous croisons des bergers qui traversent l'autoroute comme s'il s'agissait d'une simple route. Il faut dire qu'il y a peu de trafic, mais

quand même ! Nous en croiserons souvent d'autres, bergers solitaires attachés à leur vache par une longe. Ils passent leurs journées ensemble dans les pâturages. A contrario, plus nous nous enfonçons au Maroc plus nous verrons de troupeaux denses. Il est 19h00 heures, heure française, soit 18h00 locales, lorsque nous arrivons à Kenitra. Nous faisons halte à l'hôtel "Mamora", un des derniers endroits où nous pourrions profiter d'une douche ou d'une baignoire avant de rejoindre le Burkina Faso. Au repas : crevettes grillées, tagine aux pruneaux et crème renversée. Une promenade digestive à la fraîcheur de la nuit nous fera du bien. Il est minuit lorsque nous rejoignons nos chambres. Nous ne pouvons veiller car demain nous devons nous réveiller à six heures. 700 kilomètres devront être parcourus dans la journée !

DIMANCHE 11 JANVIER

Kenitra - Agadir

Comme nous n'avions pas encore mis nos montres à l'heure, Daniel et moi nous levons à 06 heures, comme prévu, mais... heure française ! Il est en fait 5 heures ! Nous sommes fatigués, c'est dommage.

Il est 07h00 lorsque le convoi s'ébranle. Direction Agadir via Casablanca. Rabat sera contourné. Je prends le volant et, sagement, les onze voitures du convoi s'engagent sur l'autoroute. Elle est très peu fréquentée, c'est dimanche. A Casablanca, nous quittons l'autoroute pour une route acceptable. Ce qui est le plus difficile, c'est de ne pas perdre de vue la voiture qui nous précède. La voiture de tête et celle qui ferme la marche ont chacune un talkie-walkie, en cas de problème.

Des champs à perte de vue d'un vert pomme très soutenu s'offrent à notre vue. Sur le bord de la route, de chaque côté, des tas de trois à quatre pierres placées les unes sur les autres marquent la délimitation des champs. En même temps, beaucoup de chèvres et de moutons y broutent ce qu'ils y trouvent tandis que les vaches, plus difficiles sans doute, préfèrent consommer l'herbe qui pousse... au milieu de l'autoroute, sous la surveillance de leurs gardiens. Au Maroc, on ne fait pas de manières, si l'herbe est bonne on y va !

Nous remarquons aussi les mobyettes locales. Ce sont en fait des centaines d'ânes qui tirent des charges, des mulets aussi et des chevaux très minces, rachitiques, on dirait de vieux adolescents équins.

Après El Jadida, nous apercevons l'immense port commercial de Jorf Lasfar. Un grand complexe d'aéroports passe d'un vallon à l'autre, à la sortie de la ville.

Nous traversons ensuite la ville de Safi avec ses nombreux marchands au bord de la route et, presque aussitôt, le paysage change. En effet, d'un côté quelques touffes d'herbes poussent péniblement sur des vallons pelés tandis que de l'autre s'étend une multitude de cultures qui nous rappellent un peu un oppidum. C'est magnifique. Nous nous y arrêtons et prenons des photographies.

Au bout d'un instant, nous repartons pour Agadir. La route, de bord de mer, est assez sinueuse et étroite. Des bus hyper chargés et des voitures épuisées sont autant d'obstacles. A 100 kilomètres de la ville, le convoi doit s'arrêter subitement. Depuis un bon moment, on ne voit plus la voiture d'Alain dans les rétroviseurs. Bernard, accompagné de Michel, prend alors l'initiative de rebrousser chemin, seuls, et d'aller à la rencontre d'Alain. Nous ne les reverrons tous les trois qu'une heure et demie plus tard ; le moteur de la voiture qu'Alain conduisait avait chauffé.

Nous arrivons de nuit à Agadir, après avoir assisté à un magnifique coucher de soleil marin tout en roulant, malheureusement. Nous n'avons pas pu faire autrement car la route était très étroite et nous y stationner alors que l'obscurité se faisait de plus en plus aurait été imprudent de notre part. C'est au "Village de l'électricien", complexe de l'EDF marocain, que nous passons la nuit. Luxure du cadre : tous les murs sont décorés de scènes de vie africaine, gravées selon la technique du "point". Les chambres sont, quant à elles, plus sobres, très européennes. Au restaurant, quatre ou cinq serveurs gravitent autour de nous. Au menu, du ragoût de poissons.

LUNDI 12 JANVIER

Agadir - Tantan

Nous petit déjeunons à 07h00 puis partons en direction de Tantan vers les 10h00. C'est une étape de 300 kilomètres seulement.

Tisnit est la première ville que nous croisons. Elle ressemble à Carcassonne, ville médiévale fortifiée qui n'a jamais été vaincue, mais à la marocaine si je puis dire et sans paraître péjorative. Il semblerait que si l'on donnait un coup de pied dans le mur celui-ci s'écroulerait...

La route est jalonnée de camions en tous genres, dont un convoi de broyeurs pour

carrière. Elle grimpe ensuite jusqu'à un col et, peu après, notre convoi s'immobilise. Il est temps de manger. Daniel et moi garons notre voiture à l'ombre d'un arganier. C'est un arbre qui produit des fruits ressemblant à des olives. Le broyage des noyaux permet d'obtenir une crème liquide, localement utilisée comme antirides. Les enfants en vendent le long de la route, ainsi que du miel.

D'ailleurs, alors que nous pique-niquons sous l'arganier, nous voyons surgir de nulle part des enfants. Nous pensons d'abord qu'ils veulent nous vendre des produits mais ils nous quémangent aussitôt quelque chose. Croyant comprendre qu'ils ont faim, j'offre autour de moi des croissants, des oignons ainsi que la boîte de foie gras que nous n'avons pas consommée. Trois d'entre eux se voient offrir des chaussures par France. Mais sans doute cela ne suffit-il pas, « dinars ! » clament-ils maintenant...

Nous repartons, laissant ces enfants qui nous regardent nous éloigner.

Au bout d'une dizaine de kilomètres, le moteur de la voiture que pilote par Alain fait encore des siennes. Le convoi est une nouvelle fois immobilisé. Aussitôt, le moteur est examiné et la panne rapidement trouvée. Le diagnostic est sévère : le véhicule doit être emmené chez un garagiste car la panne est grave. Le joint de culasse a en effet cassé. Le liquide de refroidissement s'échappe par la fissure créée sur le joint. Aussi, si celui-ci n'est pas remplacé, le moteur peut à terme ne plus fonctionner. En espérant trouver rapidement un garage, son radiateur est rempli d'eau puis nous reprenons la route.

Ce n'est qu'au bout de quelques kilomètres, après nous être ravitaillés en essence à la station du village de "Fort Bon-Jenf", que nous remarquons les montagnes autour de nous. Ces montagnes sont curieuses, on les dirait faites en papier de crêpe tant elles sont pelées et marrons, les ombres jouant avec la lumière sur chaque relief. A leurs pieds, s'étend une terre visiblement caillouteuse, difficile à travailler. Elle l'est pourtant, ses parcelles ont été sillonnées par les charrues et attendent vraisemblablement que les fermiers les ensemencent. Leurs fermes sont d'ailleurs posées, ici et là. Elles sont entourées par un mur de grand périmètre. A l'intérieur, nous devinons des constructions en torchis. On nous dira plus tard qu'elles abritent plusieurs familles. Il n'y a pas de doute, nous sommes dans la zone de l'Anti-Atlas.

Une vingtaine de kilomètres plus loin, la voiture pilotée par Alain ne peut plus rouler seule au risque de casser le moteur.

Heureusement, Bernard peut la remorquer à l'aide de son 4x4. Il nous reste environ 100 kilomètres jusqu'à Tantan.

Nous voici maintenant aux portes du Sahara. Il n'y a aucun doute : la terre est plus aride, des fermes-maisons sont construites dans les contreforts des montagnes érodées par les vents.

Tantan n'est plus qu'à quelques kilomètres. Il n'est pas prévu que nous y séjournions pour la nuit mais dans un motel à sa périphérie que nous devrions bientôt rejoindre. Seulement, la route qui y mène va nous poser des problèmes. Nous prenons d'abord, en effet, une piste caillouteuse qui fait souffrir nos véhicules. La piste devient ensuite sablonneuse à un tel point que certaines voitures s'ensablent. Bernard, en bon "notre chef de file", parvient à les dégager assez facilement mais nous perdons du temps. S'ensuivent quatre à cinq kilomètres d'une piste correcte au détour de laquelle, soudain, apparaît derrière les dunes un fort magnifique. C'est le motel. Il n'est pas ancien, il a été construit par deux français.

Le convoi garé sur le parking, nous pénétrons tous avec soulagement dans le bâtiment et rejoignons le restaurant. Et tandis que Bernard organise la réparation du véhicule d'Alain, le reste du groupe profite d'un apéritif bienvenu puis, dans un décor très marocain, se voit servir un couscous et un tajine au feu de bois. Autour de nous, plusieurs autres groupes se restaurent. Il y a parmi eux des touristes mais les autres, tout comme nous, justifient leur présence par une cause humanitaire.

Le maître des lieux a vraiment fait du bon travail. Il a décoré les murs avec des scènes locales et les chambres ont été pensées avec beaucoup de goût. Tout est fabriqué avec des matériaux locaux. Il est surprenant de trouver ce genre de bâtisse en plein milieu du désert. Du reste, le fort est encore en construction tant il est imposant.

MARDI 13 JANVIER

Tantan - premier bivouac

Réveil à 06h00. Depuis la fenêtre de la chambre, nous distinguons une partie du fort derrière lequel nous devinons à peine le jour poindre. Nous remarquons que la voûte céleste nous semble plus proche qu'en France, et les étoiles sont intensément lumineuses. Avant de reprendre la route, après le petit déjeuner, nous escaladons la colline qui surplombe le fort pour admirer le paysage et assister au lever du soleil.

Nous quittons enfin ce beau motel et nous rendons à Tantan. La voiture d'Alain y a été réparée pendant la nuit, en principe. A l'entrée de la ville, de chaque côté de la route, deux grands chameaux en bronze paraissent accueillir notre convoi. Flanquée d'usines d'anchois et de sardines, la ville semble riche et propre par rapport à certaines autres que nous avons déjà traversées.

Au garage, une mauvaise surprise nous attend. Les réparations sur la voiture ne sont pas terminées. Elle y subit encore le nettoyage du radiateur et son pot d'échappement doit être rafistolé. Le joint de culasse n'a même pas été remplacé mais la fuite colmatée seulement. Nous perdons une matinée entière alors que l'étape prévoit un trajet de 500 kilomètres !

Fort heureusement, la route est droite et en bon état. Nous traversons une grande zone militarisée et devons nous arrêter à chacun des barrages que la police dresse tous les cinquante kilomètres environ. Nous montrons alors nos papiers aux policiers et leur expliquons la raison de notre périple. Nous omettons cependant de leur préciser que nous amenons du matériel humanitaire ; nous affirmons que nous transportons seulement nos besoins pour le voyage. Nous devons, en outre, décliner notre nationalité car les américains et les anglais semblent refoulés par les autorités à cause de la guerre en Irak, à moins que ce ne soit en raison des activités de groupes terroristes qui agissent dans le coin.

Entre deux barrages, nous traversons Laayone, une grande ville propre où vivent exclusivement des militaires et leurs familles. Nous passons à côté d'un jardin public qui semble magnifique, trouvant dommage de ne pas pouvoir nous y arrêter. Il fait contraste avec les dunes qui envahissent les zones habitées. On nous dit que la route est souvent désensablée par des tractopelles.

Nous avons parcouru 400 kilomètres lorsque le convoi s'arrête enfin dans le désert pour y bivouaquer. C'est notre premier bivouac depuis le départ de Sète. Il y a beaucoup de vent dans cette zone. La tente est difficile à monter : on prépare un côté et c'est l'autre qui s'envole ! Des gros phares branchés dans les allumes cigares sont placés sur les voitures, la table est dressée, le repas chauffe. Nous mangeons tripes et pommes de terre. Des chansons paillardes égayent le groupe puis nous inaugurons notre chambre de toile.

Nous y dormons mal...

MERCREDI 14 JANVIER

Premier bivouac - Dakhla

Départ à 08h00.

Arrivée à Boujdour, ville posée sur un paysage plat et caillouteux. Sur 70 kilomètres de route, nous avons été contrôlés deux fois par la police !

Nous prenons notre déjeuner au bord d'une falaise qui surplombe la mer. Elle est si haute et si abrupte que nous n'avons que la vue de l'eau. Puis nous repartons. Il fait chaud et nous apercevons les premiers mirages sur l'horizon...

Plus tard, nous parvenons à Dakhla. Finalement, nous sommes dans les temps. Nous y récupérons Jean Pierre, dit JPP, qui est arrivé par avion. Il devait nous amener une côte de bœuf à griller mais, malheureusement, ses bagages arriveront quelques jours après lui... Le convoi pénètre ensuite dans un camping. Nous allons y passer la nuit, répartis dans des chambres «équipées de matelas de cinq centimètres d'épaisseur posés à même le sol.

La voiture d'Alain a toujours des problèmes. Aussi, il est décidé de l'emmener demain chez un garagiste à Nouakchott afin d'y faire réparer la culasse. Et tandis que nous nous restaurons un belge, attiré par le groupe et l'alcool sur la table, se joint à nous. Il est plus que gai !

JEUDI 15 JANVIER

Dakhla - frontière mauritanienne

La mer est chaude et belle. Elle caresse une plage de sable blanc. On y voit des pêcheurs munis de bourses garnies des couteaux qu'ils cueillent. Certaines personnes de notre groupe ont aperçu, au loin, un banc de dauphins. Un des pêcheurs que nous rencontrons sur le camping est français. Il pêche les couteaux, les prépare dans le sel et s'en va en vendre une vingtaine de kilos au Sénégal où ils sont achetés comme appât pour la pêche. Le bénéfice qu'il en retire lui permet de vivre toute l'année.

A 09h30, nous partons faire un tour au marché alimentaire de Dakhla. On est loin de nos marchés propres et de leurs produits stérilisés. Ici, les poules vivantes côtoient les mortes où les mouches viennent y pondre. A côté, des étales colorés de fruits et de légumes, d'épices qui délivrent leurs parfums.

Plus tard, nous reprenons la route, toute droite à travers le Sahara. Quelques dunes de sable blanc se détachent de chaque côté, des monticules de roches érodées trouées de niches creusées par le vent durcissent le paysage. Nous sommes au centre d'une immensité quand, tout à coup, là au milieu de nulle part, nous croisons un poste à essence avec bar-resto et quelques habitations.

Plus loin, une quarantaine de Mercedes toutes oranges, stationnées sur le bas côté, sont contrôlées par la douane. Aurait-elle reniflé un trafic de véhicules ? En tout état de cause, nous approchons déjà du poste douanier alors même que la frontière mauritanienne est, elle, encore éloignée de 80 kilomètres. Afin de faciliter notre passage, Bernard laisse aux douaniers quelques revues françaises. Ils les acceptent volontiers, contentant un peu ces hommes. Affectés à ce poste pour une durée de trois à six mois, isolés de tout mais surtout de leurs familles qu'ils ne revoient plus le temps d'effectuer leur mission, la lecture leur procure peut-être un sentiment d'évasion.

Le sud Maroc dans lequel nous nous enfonçons maintenant est une immensité désertique. Elle est pourtant jalonnée par des villes champignons. C'est que cette région est très particulière. Elle est communément appelée Sahara Occidental et a connu bien des drames. Je me souviens en avoir entendu des échos à la télévision française. Elle est en effet l'objet d'un conflit territorial entre le Maroc, qui a annexé ce territoire en 1975, et le Front Polisario, le mouvement armé constitué en mai 1973 par les sarahouis. Le Maroc en revendique la souveraineté tandis que les sarahouis réclament l'instauration d'un État indépendant et a mis en place un gouvernement en exil autoproclamé dans les camps de réfugiés du sud-ouest de l'Algérie. Un conflit armé a eu lieu ici. La région est ainsi une zone militaire contrôlée maintenant par les sarahouis. On nous explique que le Maroc, désireux de se l'approprier autrement que par les armes, favorise l'achat de maisons par des marocains de souche afin qu'ils s'y installent. La zone est détaxée, les villes champignons sont autant de colonies. Lorsque la population marocaine sera assez dense, des élections seront alors organisées et la zone sera vraisemblablement rattachée au Maroc grâce au nombre des voix nationalistes.

Nous parvenons enfin à la frontière mauritanienne, vers 17h00. Nous nous présentons au poste de l'armée marocaine, encore présente à cet endroit-là. Nous avons tous espéré n'y rester qu'une heure, mais nous savions par avance que les formalités

administratives, par ici, ne sont pas des plaisanteries. Et, effectivement, parce que nos papiers ne nous seront rendus que le lendemain matin seulement, nous sommes obligés de camper à proximité. Nous sommes de fait placés sous la protection militaire marocaine plus sûre que la mauritanienne, nous assure-t-on en jetant un certain regard de l'autre côté du poste frontalier. La zone large de plusieurs kilomètres qui jouxte le poste près duquel nous sommes maintenant stationnés, est le no man's land marocain, mitoyen du no man's land mauritanien que nous traverserons demain. La frontière est précisément entre les deux.

Nous avons parcouru 368 kilomètres, aujourd'hui, ce qui n'est pas rien pour un convoi comme le nôtre. Nous campons, les tentes se montent plus rapidement qu'il y a deux jours. Les bouteilles de vin, les sachets de pâtes, les boîtes de sardines et les grillades sortent des coffres des voitures. Rien ne manque... Sauf peut-être des poubelles. A quelques mètres de nous, en effet, nous constatons que le sol est jonché de débris de toutes sortes. Pauvre Nature, souillée par la civilisation. Pour notre part, nos débris sont systématiquement brûlés ou bien profondément enterrés.

La nuit est venteuse et humide. Nous nous rappelons que nous avons quitté la France il y a déjà une semaine.



VENDREDI 16 JANVIER

La Mauritanie

Frontière - PK 46 - Nouadhibou

Après un bon petit déjeuner, les tentes se plient et le cercle du bivouac se transforme en convoi.

Il est 07h30 lorsque nous quittons le poste douanier marocain. Nous y avons au préalable repris nos passeports. Une étape de 73 kilomètres va nous conduire à Nouadhibou.

Mais d'abord, après sept kilomètres parcourus au travers des no man's land, nous nous arrêtons à un premier poste frontalier de police mauritanien. Nous y récupérons Fadel, le guide qui aide Bernard depuis 20 ans à passer les pistes. Peut-être est-il membre de la fédération professionnelle mauritanienne des guides. Cet homme est un beau mauritanien, à ce que l'on peut en juger. Il porte par-dessus un tee-shirt et un pantalon une toge blanche décorée de crochets dorés sur le devant. Avec lui à la tête du convoi, nous commençons notre périple à travers la Mauritanie.

La première piste que nous empruntons est pleine de creux et de bosses. Les pots d'échappement des voitures raclent certainement tous le sol. Nous roulons péniblement. Quelques kilomètres plus loin, Fadel fait arrêter le convoi et dégonfle au jugé, une à une, les pneus avant des voitures. La piste va s'avérer encore plus accidentée et sableuse, nous explique-t-il, le fait de dégonfler les pneus va les empêcher de s'enfoncer dans le sable et accroître leur adhérence au sol.

Vers 10h00, nous nous immobilisons devant un poste de contrôle, encore un me direz-vous. Décidément, il n'y a pas moyen d'y

échapper. Ca devient une habitude que nous aurions préférée de ne pas prendre, quitte à choisir. Ce premier poste mauritanien est une misérable guitoone en bois. A côté d'une de nos tentes, il ressemble à un abri de SDF. La carcasse d'un 4x4 gît sur le côté, à trois mètres de la piste. Il a sauté sur une mine. Nous ignorons si l'équipage en a réchappé. Seule la piste est sûre, il ne faut pas déborder au-delà. Des militaires s'avancent et prennent consciencieusement nos passeports. Ils nous font également remplir autant de formulaires qu'il y a de véhicules. Chaque poste demande plus ou moins ce genre de formalités, d'où une grande perte de temps. Ca en devient exaspérant. Cette fois, Bernard laisse quatre lits de camps à un des militaires qu'il connaît bien. Cela facilitera l'ordinaire de ces hommes éloignés de tout confort.

Après deux heures de palabres, nous repartons enfin.

Rapidement, nous nous arrêtons au fameux PK 46, le point kilométrique 46, qui n'est autre qu'une portion de la route que traverse la non-moins célèbre voie ferrée transsaharienne. Nous en reparlerons plus bas. Le gardien de la barrière nous permet de "grallouter" (manger) à proximité. Nous reprenons ensuite la route. Celle-ci est plutôt acceptable et suit la voie ferrée.

A peine retardé par une crevaison, le convoi parvient enfin à Nouadhibou, vers 15h00. C'est une ville portuaire qui est desservie par un aéroport. Rapidement, nous entrons dans un camping dont on nous assure qu'il a l'eau chaude. Des photos de diverses associations sont collées sur des murs, à l'entrée. Au fond de la cour où nous nous garons est installée la tente immense du propriétaire des lieux. Il nous y attend. Et pendant qu'il prépare du thé pour le groupe, nous sommes invités à nous déchausser avant de le rejoindre et à nous asseoir autour de lui sur les tapis étalés sur le sable. Un plus tard, certains d'entre nous souhaitant visiter la ville, un guide nous est présenté. Il se prénomme Ali.

L'homme nous fait d'abord visiter le port de Nouadhibou. Au détour d'un quai, il nous montre une armada de bateaux échoués, il y en a peut-être cent cinquante. Ils ont été offerts par l'Espagne, nous affirme-t-il, en vertu d'un accord de coopération. Seulement, la formation des équipages n'a pas été assurée. Aussi, les bateaux ont-ils été placés-là et rapidement dépossédés de tout ce qui pouvait se révéler utile. A côté de ce cimetière marin, des bateaux usines traitent la pêche et la conditionne sur place. Ils font de Nouadhibou la deuxième ville

du pays en nombre d'habitants et sa capitale économique par ses exportations de pêche et de fer. La ville possède en effet des usines de traitement du fer et de l'acier.

Les Mauritaniens portent un sari bleu et les femmes des ensembles très colorés. Michel raconte que les maures utilisent des esclaves noirs des pays limitrophes. Cette malheureuse pratique est restée dans les mœurs bien qu'elle soit désormais interdite par les lois en vigueur.

Nous allons ensuite faire un tour au centre ville qui ressemble un peu à celui de Ouagadougou, la capitale du Burkina Faso. La rue centrale goudronnée est en bon état tandis que les autres se détériorent, encombrées par des détritrus. Le change de monnaie, ce jour-là, était de trois cent quarante ouguiyas pour un euro. Dans une échoppe, Daniel choisi une montre enfermée dans une vitrine posée à même le sol. Le vendeur, assis en tailleur à côté de lui, lui en donne le prix. Ce prix-là, il faut systématiquement le discuter, nous assure Michel. D'abord parce qu'il est trop élevé, ensuite parce que la tradition le veut. Michel mène ainsi les tractations à notre place qui finissent par contenter le vendeur. Celui-ci vend au groupe deux montres et six piles. Un peu plus loin, nous achetons des bracelets pour nos filles. Reconnaisant, le vendeur serre la main à tous les hommes mais, lorsque arrive mon tour et que je lui présente la mienne, il l'évite soigneusement. L'homme paraît très embarrassé, ici pour les intégristes c'est un péché de serrer la main d'une femme !

Le soir venu, nous dînons dans un restaurant chinois. Au menu : assiette de beignets de calamars et d'écrevisses suivie d'une demi-langouste. Extra ! C'est un régal. Nous rentrons ensuite au camping à pied. Cette promenade digestive nous prépare une bonne nuit.

SAMEDI 17 JANVIER

Nouadhibou - bivouac dans le désert

Nous faisons le marché de Nouadhibou, ce matin. Les échoppes sont nombreuses et diverses : des étales de légumes, d'épices, des tissus très colorées, mais pas autant qu'au Burkina Faso, côtoient une poissonnerie envahie de mouches, etc. Une vendeuse nourrit son enfant au sein tout en marchandant ses produits. Des chèvres mangent les détritrus de la rue. Leurs mamelles sont couvertes d'un sac afin que les chevreaux ne leur prennent pas leur lait. J'en profite pour acheter des montres à quartz, 1500 ouguiyas les deux, soit 4 euros

environ la montre, piles fournies. Seules les femmes vendent de l'alimentaire. Les hommes, eux, portant sari bleu ou blanc avec une ceinture qui pendouille jusqu'aux chevilles, sont couturiers, tailleurs et encore mécanos.

Après le marché, nous mangeons un bout et à 12h30 le convoi repart.

D'abord, nous recherchons du diesel et de l'essence mais certains postes d'essence sont à vide et n'ont pas été approvisionnés. Ils n'ont pas payé leur dû. Une station service nous vend enfin ses réserves. On remplit les jerricanes en plus des réservoirs. Nous apprenons par la suite que l'essence vient d'Algérie.

Nous repassons par la piste qui court le long de la voie ferrée et nous apercevons alors le train le plus long mais aussi le plus lent du monde, le transsaharien. Quatre grosses locomotives tirent deux cent dix-sept wagons chargés chacun de douze tonnes de matériaux. Le convoi ferré mesure environ deux kilomètres cinq cents ! Les tombereaux transportent des minéraux, des céréales, des moutons. D'autres wagons transportent gratuitement des passagers, dans les conditions précaires qu'on imagine. Seul le wagon de queue accueille des voyageurs qui payent quatre euros leur place. Bien entendu, nous prenons tous des photos car le spectacle est impressionnant.

En même temps, des enfants surgissent un peu de toutes les directions. Je leur donne des bonbons en serrant leur main tendue et je constate quelles sont déjà calleuses.

Fadel est toujours avec nous. Il nous explique que Nouadhibou est alimenté en eau potable par un réseau souterrain qui suit la voie ferrée et donc la piste sur laquelle nous sommes. L'eau provient d'une source qui naît au nord-est de Nouadhibou. La longueur totale du réseau est d'environ 150 kilomètres. Il dessert les quartiers de la ville mais également au-delà grâce à des robinets en libre-service.

Sans doute désireux de nous prouver que son pays se développe, le guide fait ensuite emprunter au convoi une piste qui longe sur de nombreux kilomètres une route nationale actuellement en construction. On y voit les ouvriers s'affairer pas loin de leurs baraquements. Ils vivent sur place et hommes et matériels se déplacent à mesure que la route se construit. Ils en ont fait du chemin : sa construction a en effet débuté dans le sud marocain et se terminera à Nouadhibou. C'est un chantier titanesque pour la Mauritanie qui devrait s'achever en 2005. Il ouvrira le pays aux exportations et au tourisme.

Cinquante kilomètres plus loin, nous repérons une belle dune à l'horizon. Ce soir, nous camperons à ses pieds. Le convoi immobilisé, les tentes se montent aussitôt, les tables s'installent, la partie de pétanque commence pendant que certains font un brin de toilette, puis c'est l'apéro. Presque la routine. Au repas : dorades congelées accompagnées de pommes de terres. Et comme dessert, belote pour quelques-uns.

La nuit sera froide, huit à dix degrés.

DIMANCHE 18 JANVIER

Bivouac - bivouac près de touaregs

Aujourd'hui, nous n'allons rouler qu'une trentaine de kilomètres. Gérald veut trouver des pointes de flèches touaregs.

Pendant le trajet, Fadel nous fait arrêter dans des épiceries touaregs. Ce sont des tentes avec le strict minimum : eau, allumettes, pains et d'autres produits vraiment indispensables... Autour des tentes, des chèvres squelettiques restent immobiles. Nous observons que la végétation n'est vraiment pas importante. Pourtant, nous assure le guide, grâce aux dernières pluies la nature n'a pas été aussi verte par ici depuis 10 ans.

Deux très jeunes enfants, pieds nus, sortent soudain des tentes. Nous leur donnons aussitôt deux anoraks que nous extirpons d'une voiture. Les anoraks, dans ce désert, cela peut paraître étrange, n'est-ce-pas ? Pourtant, nous sommes en plein hiver. Si la température du jour atteint un confortable vingt-six degrés, elle peut considérablement baisser sous l'effet du vent mais la nuit surtout. Les organismes, surtout jeunes, supportent difficilement les fortes amplitudes thermiques du désert.

Le convoi repart pour s'arrêter à nouveau quelques kilomètres plus loin. Notre voiture aura eu entre temps le temps de faire de l'aquaplaning sur le sable, et ensuite de s'ensablée en même temps que celle de Michel. Bien entendu, le 4x4 de Bernard les a dégagées de ce mauvais piège. Nous nous immobilisons donc pour prendre un thé en plein désert chez des amis de Fadel et plantons nos tentes non loin de là. A l'écart, trois grandes tentes touaregs et deux cabanes-épiceries, à côté d'une vingtaine de gros bidons, indiquent qu'il s'agit d'une station d'essence.

Fadel est mauritanien et vit comme les touaregs en plein désert. Ses enfants vont à l'école du désert, autrement dit l'école de la vie. Il envisage, dans l'avenir, de faire des traversées touristiques du désert avec des

chameaux, et préparer des chasses nocturnes de gazelles et d'autres animaux. Du braconnage, somme toute. Pour le moment, il se fait payer 440 euros par voiture pour un circuit dans le désert. Il met un point d'honneur à éviter les ensablements de véhicules.

Au sommet de la dune près de laquelle nous campons, nous apercevons une oasis. Nous nous y dirigeons d'un pas décidé mais, curieusement, il semble quelle recule à notre approche... Après une bonne marche, nous l'atteignons enfin. Les distances sont décidément trompeuses par ici. Autour de la mare, nous observons immédiatement les empreintes des pattes des animaux qui viennent y boire. Entre autres, nous reconnaissons les traces légères des échassiers et celles moins nombreuses de petits oiseaux. Il y a dans le coin beaucoup de mouches et des sauterelles jaunes longues de six centimètres environ et des "dormeuses", insecte local, qui participe à la pollinisation.

De retour au camp, certains se détendent en jouant à la pétanque tandis que d'autres préparent le dîner. Ce soir, au menu, des pâtes à la sauce tomate et comme dessert des fromages au lait de chèvres, des pelardons que nous trimbals depuis notre départ de la France. Leur odeur est tout un poème.

Le vent se lève. Le sable s'infiltré partout même à l'intérieur des tentes. Aussi, nous ne tardons pas à nous coucher une fois le repas fini et la vaisselle faite.

LUNDI 19 JANVIER

Bivouac - Cap Tafari

Réveil à 06h00, départ à 8.

Ce matin, une série d'incidents matériels va pleuvoir sur le convoi. Ainsi, après seulement une demi-heure de route, nous ne voyons plus la voiture de Maurice et Geneviève sur notre rétroviseur. Elle est arrêtée, un des pneus avant a crevé. Daniel, lui, laisse un peu plus tard la moitié de son pare-chocs arrière dans les creux et bosses de la piste. Plusieurs d'entre nous s'ensablent ensuite. C'est ennuyeux mais c'est le jeu. Et pour finir, Christian, dit "Lelouch" car il filme le voyage, crève lui aussi son pneu et arrête donc sa voiture sur la piste. Celle-ci étant très étroite, les voitures derrière lui ne peuvent alors pas le dépasser et s'immobilisent les unes après les autres. Seulement, en s'immobilisant elles s'ensablent toutes ! Fadel, en colère contre cette catastrophe -rappelons-nous son engagement à éviter tout ensablement- dégonfle alors quelques pneus afin que les véhicules

aient davantage d'accroche au sable. Le convoi se dégage de ce mauvais pas, il repart.

Après un trajet de 147 kilomètres de piste sablonneuse, nous parvenons au Cap Tafarit. L'océan atlantique nous y apparaît calme. Nous sommes accueillis par un couple du campement des pêcheurs. Il nous préparera des grillades si jamais nous revenons de la pêche bredouille. L'eau est bonne, sa température est dix-huit à vingt degrés. Le groupe se scinde en trois : il y a les personnes, peu nombreuses à vrai dire, qui vont se baigner ; celles qui vont explorer le site en gravissant les falaises ; et les autres qui ont décidé de pêcher.

La pêche sera bonne, d'ailleurs. Seront ramenés un gros mérrou, deux loups, une grosse dorade et huit sars en deux heures trente.

Le soir, nous dormons sous les tentes touaregs. Quatre hommes du groupe vont pêcher de nuit et ramèneront un loup qu'ils laisseront à nos hôtes.

MARDI 20 JANVIER

Cap Tafarit - Nouakchott

Départ à 07h30 pour Nouakchott.

Il est prévu que nous franchissions trois dunes et que nous roulions ensuite à marée basse sur le bord de l'océan.

Voici trois jours que nous dormons à la belle étoile avec le minimum de toilette. Ce soir, si nous arrivons comme prévu à l'hôtel, ce sera une "remise en état" pour tout le monde.

Nous passons les dunes sans trop de difficulté. Le peu de végétation qui y pousse offre une certaine adhérence aux véhicules. Nous croisons ensuite des chameaux aux pattes avant entravées, de façon à ce qu'ils ne s'éloignent pas. Il arrive que des sacs plastiques, des bocaux et divers débris jonchent le sol sur lequel nous roulons et, parfois, nous sommes obligés de faire un écart pour les éviter. A un certain moment, nous devons même nous arrêter parce que du matériel s'échappe par le coffre de la voiture de Gérald. Celui-ci s'ouvre en effet sous l'effet des chaos répétés de la piste. En conséquence, Bernard fait le chemin inverse afin de récupérer une trousse à outils très utile, mais également des bocaux de confiture, nos fameux pelardons et d'autres victuailles...

Plus loin, en reprenant la piste, nous apercevons un touareg qui semble avoir besoin de quelque chose. En fait, il fait simplement du stop. Les véhicules sont rares par ici, nous n'hésitons donc pas à le prendre en charge

surtout qu'il veut lui aussi se rendre à Nouarkchott.

Nous traversons le parc national protégé du Banc d'Arguin et arrivons au village de Nouamghar vers midi. C'est un petit village de pêcheurs. A l'entrée, deux squelettes de baleines marquent la halte obligatoire au poste de douane puis de la police et des bâtiments administratifs en durs, plus au loin des baraquements pour les habitations des villageois. Ce site est protégé indique un panneau de l'UNESCO. Les fouilles et recherches d'objets préhistoriques sont interdites. Cette réserve, créée en 1976, abrite nombre d'oiseaux migrateurs venant de France, de la Hollande et même de Sibérie. Des mammifères marins viennent s'y nourrir, l'océan regorge de poissons. C'est en même temps un haut lieu mondial de la pêche au gros.

Comme ailleurs, une marée d'enfants nous assaille de toutes parts. Nous offrons des bonbons mais ils sont la cause d'une telle bataille entre les mêmes que nous regrettons d'en être la cause. Par la suite, nous déciderons d'éviter de donner des bonbons quand trop d'enfants se présenteront. D'ailleurs, nous nous éloignons à deux cents mètres du village pour déjeuner. Nous devons de plus attendre la marée basse pour longer la côte et atteindre Nouakchott.

Enfin, nous pouvons nous engager sur la plage. Il nous est recommandé de rouler sur le sable mouillé. Nous pourrions nous enliser sur le sable sec. Très rapidement, nous apprenons à rouler assez vite et à calculer le moment où les vagues s'échouent sur la place afin de ne pas les percuter ni faire d'écart trop important. La marée nous laisse une heure trente environ de répit, autant en profiter même si l'exercice est difficile. Je subis en effet les sillons sur le sable laissés par les voitures qui me précèdent. Ils forment comme une patinoire et déportent ma voiture sans que je puisse y faire grand chose. Les bosses et les creux du terrain sont une autre difficulté encore. Quand on est au volant, comme c'est alors mon cas, ces 40 kilomètres sont assez éprouvants.

Nous avons quitté la plage lorsque nous n'avons plus pu passer entre les rochers et l'océan. La piste que nous prenons ensuite est pénible. Elle nous ferait presque regretter les difficultés précédentes. Elle s'avère effectivement très poussiéreuse, par moment sablonneuse et aussi très dure. C'est que des camions et des engins à chenilles sont passés par-là, hachant, damant la piste d'une manière chaotique. Les hachures font trépider les voitures, engendrant un vacarme infernal, sans

compter les vibrations sur les volants et les soubresauts sur les sièges. Nous regrettons de ne pas pouvoir encore rouler sur la route qui se construit juste à côté. Elle paraît, elle aussi, réclamer des efforts titanesques à l'état. Des Caterpillars et autres engins sont positionnés un peu partout et sont gérés par une équipe tunisienne d'ingénieurs.

Enfin, nous ne sommes plus qu'à cinq kilomètres de Nouakchott. Il nous reste juste à passer un barrage de police et nous rejoindrons l'hôtel Aman, situé quelque part dans cette grande ville qui grouille de monde. A vingt heures, nous profitons d'une bonne douche puis nous rendons chez l'évêque qui nous a invités à un apéritif chez lui. Nous y sommes très bien reçus. Les boissons courantes côtoient l'apéro local appelé "arac", un genre de pastis. Des morceaux de poissons séchés qui ressemblent à des chips transparentes nous sont servis ainsi que des feuilletés au poisson et au fromage dont le goût rappelle celui du broccio, un produit corse. Nous goûtons également à des cacahuètes fraîches à peine grillées, vraiment très bonnes.

Nous retournons à l'hôtel en taxi. Nous y dînons d'une entrée de carpaccio de poisson suivi d'un plat de poisson de la famille du thon. Tout cela est très bon.

Nous terminons la soirée dans nos chambres pour nous y détendre. Nous en profitons pour faire notre lessive, à l'extérieur c'est toujours plus délicat.

Demain, nous irons au marché.

MERCREDI 21 JANVIER

Nouakchott - Ajouer

Nous petit déjeunons copieusement à huit heures. Comme les voitures en ont absolument besoin après le régime saharien qu'elles ont subi, nous allons les faire laver. Sur certaines d'entre, des réparations doivent même être effectuées. C'est Bernard, que nous appelons maintenant « colonel », qui décide de cela. Il se fait appeler par ce grade afin d'impressionner les militaires mauritaniens. Il espère ainsi éviter autant que possible de leur payer trop de bakchichs.

Nous allons au marché. Une chose nous saute aux yeux : les étales sont parfois parfaitement identiques d'un vendeur à l'autre. Les marchandises vendues sont pratiquement toutes les mêmes. Des tissus colorés sont assemblés entre eux par des hommes qui les piquent à la machine. Ils sont vendus pour être utilisées surtout en sari.

Nous en profitons pour envoyer nos premières cartes postales. Le choix des cartes est maigre, les gens du Paris Dakar ont pratiquement tout acheté.

On est constamment pris à partie pour acheter montres, bijoux, tissus, etc. Certains d'entre nous achètent des pipes mauritaniennes munies de leur étui.

Un peu plus tard, nous quittons Nouakchott. On ne s'en était pas vraiment rendu compte, mais cette ville est sur une hauteur. C'est à peine sortis de la ville qu'une grande descente nous le fait réaliser.

Le paysage change presque immédiatement. Un décor composé d'une multitude de dunettes ocre et blanches, côtes à côtes, comme si une main invisible avait joué dans le bac à sable et délimité les couleurs, c'est magnifique. Certaines dunettes sont parsemées de maigres végétations et ressemblent à des dos d'animaux qui auraient la pelade.

Sur le bas côté de la route qui n'en finit pas de monter et descendre, gisent de nombreux cadavres de chèvres, de vaches et de chameaux, sûrement tués par des véhicules. Comme l'islam interdit la consommation de la viande des animaux non saignés, ils pourrissent au soleil, dégageant de fortes odeurs nauséabondes.

Au milieu de l'après-midi, le convoi arrive à destination, un village du nom de Ajouer. Nous y sommes accueillis par Si-Hamed, un ancien gendarme à la retraite devenu chef du village.

C'est un homme âgé de 80 ans, fatigué et malade qui nous reçoit. En tant qu'infirmière, on me charge de "l'ausculter" et, très vite, je me rends compte qu'il souffre d'une cystite. En discutant avec lui, je m'aperçois encore qu'il est hypertendu et bronchitique. Je lui donne alors un traitement antibiotique en lui recommandant de boire beaucoup. Daniel le magnétise.

Puis, de fil en aiguille, les habitants viennent "consulter", chacun avec ses maux et semblant espérer de nous que nous réalisions des miracles. Nous allons, par exemple, voir une dame aveugle atteinte de paludisme et de vomissements chroniques. Aidés par l'instituteur qui traduit nos paroles, nous comprenons qu'elle souffre d'un ulcère à l'estomac. Malheureusement, je ne peux lui donner que des pansements gastriques pour la soulager.

Et pendant ce temps, les villageoises préparent le couscous. Nous le mangeons le soir sous la raïma, la tente de réunion et de réception. A la fin du repas, du lait de chamelle, sucré et coupé avec de l'eau, nous est servi dans un verre. Son goût est un peu fade mais il

est désaltérant. Puis, chacun de nous se prépare pour la nuit et installe son duvet sous la raïma.

Aujourd'hui, nous aurons parcouru 213 kilomètres.

JEUDI 22 JANVIER

Ajouer - Magtaa-Lahjar

Le jour est lève et, avant de petit-déjeuner, Daniel et moi allons voir les chameaux avant qu'ils ne partent brouter. Certains d'entre eux ont une patte entravée. Elle est pliée et attachée avec un lien. C'est fait pour les handicaper et les empêcher ainsi de partir trop loin. D'autres chameaux, essentiellement des femelles, ont les deux pattes avant liées en vue de la traite et sont donc obligées de rester couchés.

Le gardien du troupeau est un chien. Il le guide dans les dunes le matin et le ramène le soir. Il est dressé pour cela. Il a d'ailleurs aboyé toute la nuit. « Il sent qu'il y a des étrangers », nous dit Si-Hamed.

Si-Hamed va un peu mieux, ce matin. Il m'explique qu'il a eu beaucoup de soucis pour faciliter le passage du convoi et lui éviter ainsi de multiples tracasseries policières. Comme ancien gendarme, il s'est arrangé avec le gouverneur. C'est vrai que les formalités ont été simples lorsque nous avons été contrôlés à chaque poste de police, de douane et de gendarmerie. Le plus souvent, il a simplement fallu laisser des photocopies de nos papiers, annotés du type du véhicule et du nom du conducteur. Nous n'avons jamais été inquiétés sérieusement.

Quartier libre. Les hommes du convoi jouent à la pétanque. Ils ne peuvent pas boire d'apéritifs alcoolisés car le coin est totalement musulman et nous sommes reçus chez Si-Hamed chez qui nous mangeons à nouveau ce midi.

Il y a deux Bernard dans le groupe. Son responsable, que nous appelons Colonel, et le kiné que nous nommons B2. Durant les quelques heures qu'il restait avant notre départ du village, B2 et moi avons soigné pas mal de villageois ou, plutôt, nous les avons soulagés.

Vers quinze heures, donc, le convoi s'ébranle et s'éloigne de Ajouer. Il emprunte une route dite "de l'espoir", construite grâce aux chinois à ce qu'on nous dit.

La première ville de petite importance que nous traversons, Aleg, est très sale et nous croisons dès lors, sur les bas-côtés,

de plus en plus de cadavres d'animaux, des vaches surtout.

Après 163 kilomètres, près de la ville de Magtaa-Lahjar, nous nous arrêtons sur une dune où repose un cimetière musulman. Visiblement, une tombe imposante y fait l'objet d'un pèlerinage. Elle abrite le corps d'un grand chef décédé il y a une vingtaine d'années.

D'en haut, on domine le paysage et l'on voit entre les dunettes des tentes touaregs avec leurs élevages. La végétation est clairsemée mais plus dense que les autres années grâce aux pluies plus fréquentes cet hiver. Les troupeaux paissent tandis que quelques enfants touaregs viennent nous vendre des outils préhistoriques : haches, marteaux, etc. Ils reviendront le lendemain matin nous proposer d'autres pierres au moment où nous lèverons le camp.

Nous décidons de bivouaquer au pied de la dune. Nous serons ainsi gardés par l'âme des morts musulmans.

VENDREDI 23 JANVIER

Magtaa-Lahjar – bivouac près d'Ayoûn

Nous prévoyons d'effectuer un trajet de 430 kilomètres, aujourd'hui, en direction d'Ayoûn, le diminutif de Ayoûn el 'Atrouïs.

Après notre départ, les dunes laissent place à d'immenses falaises. Circulant toujours sur la "route de l'espoir", nous croisons toujours autant d'animaux morts. Il est difficile maintenant de croire qu'ils ont été tués par des véhicules. La route, par ici, a été construite il y a trois ans. Les locaux l'appelle encore "route de l'espoir" car, paraît-il, ils espéraient que les colons l'emprunteraient pour quitter le pays !

La terre est de plus en plus rouge à mesure que nous approchons de Ayoûn par une autre route. Celle-ci est très accidentée ; elle n'est pas pleine de nids de poules, ce sont des nids d'autruches ! Elle a été construite grâce à l'Arabie Saoudite, paraît-il. En tout cas, les pluies diluviennes l'ont complètement détruite et aucun entretien ne vient arranger ça.

Nous campons à 30 kilomètres d'Ayoûn. Une fois les tentes montées, une partie de pétanque s'organise et deux jeunes mauritaniens venus nous saluer sont invités à y participer. Nous allons dès lors vivre de merveilleux moments dans ce campement. D'abord, après le repas, un homme s'approche tout simplement avec un enfant, son fils probablement. Tous les deux nous apportent un bol de lait de chamelle. Nous lui donnons en échange des nougats et une veste pour l'enfant.

SAMEDI 24 JANVIER

Bivouac près d'Ayoûn - Chelkha

Peut-être espérait-il justement un geste de notre part, mais peu importe. Peu de temps après, un cheik peuhl, un très grand jeune homme, très fin, nous présente ses respects et nous propose de l'eau. Nous le remercions, bien entendu, et lui disons que nous irons demain chez lui remplir nos jerricans si ça ne le dérange pas. Il repart alors à pied pour mieux revenir une demi-heure plus tard... à bord d'un pick-up dans lequel il transporte à notre intention deux barils d'eau fraîche ! Nous n'en revenons pas. Il porte l'eau à sa bouche, la goûte devant nous pour nous assurer qu'elle est bonne, puis il sort de l'habitacle de la voiture un grand jeu de dames auquel certains d'entre nous joueront avec lui. De la grande classe ! Un peu plus tard, encore, un musicien nous rejoint et nous fait écouter sa musique enregistrée sur une cassette. Elle est, certes, assez particulière, mais l'homme mérite bien les 1000 ouguiyas que nous lui offrons pour le remercier du moment que nous avons partagé ensemble.

Vraiment, ces rencontres nous ont enthousiasmés. Alors que divers témoins internationaux rapportent que la Mauritanie reste, dans l'environnement régional, la seule zone où les libertés régressent et les tensions ethniques s'accumulent, nous sommes particulièrement ravis d'avoir vécu un moment inoubliable de fraternité et d'espoir avec le jeune peuhl. Aussi, certains termineront la soirée par une partie de cartes pendant que d'autres rêveront à l'unité entre les peuples...

Un peu de précision sur l'habillement :

- Le boubou, appelé aussi Draa, est la tenue traditionnelle. C'est une sorte de chemise sans boutonniers, très ample, qui tombe jusqu'aux chevilles. Elle a des manches courtes ou longues, étroites ou très larges, c'est selon. La couleur du boubou est unie, bleue ou blanche ou bien très colorée avec des motifs. Souvent, il comporte une poche ventrale brodée de fils dorés.

- Le sarouel est un pantalon bouffant assorti au boubou. Il est serré à la taille par une ceinture en cuir dont les deux extrémités lèchent le sol.

- L'haouli, appelé aussi chèch, est un turban. C'est une pièce rectangulaire de tissu longue de trois mètres environ. Il est de couleur unie, blanche, beige, bleue ou noire.

- Le melafa est un voile féminin, légèrement transparent. Il est enroulé plusieurs fois autour du corps pour couvrir les habits. Des petits nœuds permettent de le fixer à sa guise.

Ces vêtements sont portés par toutes et tous.

Départ à 08h15, ce matin. Nous devons nous rendre à Ayoûn afin d'y faire établir les papiers de dédouanement.

Les formalités vont durer deux heures. Comme nous sommes samedi, un soldat doit emmener nos passeports directement chez le douanier, au repos, pour qu'il les tamponne. Parallèlement, nous recherchons un guide car nous voulons faire de la piste plutôt que de la route.

Nous patientons donc tranquillement, déçus qu'il n'y ait rien à voir dans le coin, jusqu'à ce que soudain une voiture s'arrête devant nous. Un mauritanien en sort avec un faucon en piteux état et souhaite nous le vendre ! Il nous explique qu'il l'a capturé en lui lançant un bâton alors qu'il était encore en vol, et libre ajouterais-je. Le choc a dû être rude ; le pauvre faucon est assommé, il a un coup sur la tête et n'ouvre plus un œil. Indignée par le sort de l'animal, protégé en France, je sermonne l'homme qui semble étonné par ma réaction. Une femme qui le sermonne, en plus... Capturer un faucon, c'est peut-être un exploit de chasseur, dans ce pays... Enfin, autres latitudes, autres mœurs.

Il est 11h00, nous recherchons un coin pour "graillouter" sur le pouce. Une fois installés à l'ombre d'un bâtiment, des enfants arrivent de toutes parts. Une jeune femme, mère de deux enfants, propose de nous vendre son dernier qui doit avoir environ cinq mois !

Puis, vers 13h00, un guide arrive accompagné de son coéquipier habillé tout en kaki. Nous apprendrons plus tard que cet homme est l'esclave du guide. En Mauritanie, nous explique-t-on, l'esclavage est toujours de mise bien qu'il ne soit pas autorisé. Les maures, c'est à dire les mauritaniens "blancs", constituent une caste minoritaire. Ils détiennent le pouvoir et la richesse du pays. Ils occupent ainsi la plupart des postes clés : sous-officiers et officiers, commerçants, politiques, etc. Les subalternes ou les commis sont le plus souvent des noirs sénégalais. Ils ne sont parfois pas payés. Les populations noires sont pourtant majoritaires et représentent la masse laborieuse et chaleureuse. Le pays est totalement musulman. Le guide et son captif nous feront parcourir une piste longue de 50 kilomètres. Bien entendu, nous nous ensablerons et crèverons même un pneu en fin de parcours.

Nous nous préparons ensuite à bivouaquer au village de Chelkha, juste à côté

d'une oasis. Mais un chef se présente à nous aussitôt et des tractations s'engagent. Il est question d'argent, il semble qu'il veuille nous faire payer le droit de camper ici. Comme toujours, un accord est trouvé, nous restons donc près de l'oasis et montons nos tentes. A quinze mètres, un puits est en mauvais état. La clôture qui empêche les animaux de s'en approcher est détruite. Les boulons de fixation de la pompe manuelle ont un jeu considérable et il est épuisant de s'en servir tellement il faut pomper. Péniblement, nous remplissons nos bidons et les cuvettes pour nous laver. Mais la toilette sera vite expédiée parce que les enfants du village sont déjà là et ne semblent pas vouloir partir.

Plus tard, le chef qui a mené les tractations, nous informe que demain matin nous pourrions voir des singes sur les falaises qui nous entourent. Il nous précise qui plus est que des crocodiles vivent à deux dunes de là. Pendant qu'il nous parle de cela, les ânes et les chevaux viennent boire au puits et les oiseaux se posent hardiment pour se désaltérer.

La pétanque reprend ensuite ses droits et le son métalliques des boules résonne dans l'oasis encerclée par les falaises.

Après le repas, composé de choucroute et pommes de terre, monsieur Baba Ould Sidi, maire du village, vient discuter avec nous. Un débat s'engage alors sur l'hospitalité, la religion, la tolérance et... sur le puits. Et, c'était là son objectif en tournant autour du pot, il en vient à nous demander de l'argent pour le réparer ! Nous ne nous y attendions pas, à vrai dire. Le maire nous explique ainsi que la société qui a construit le puits réclame environ 300 000 francs CFA pour le réparer, soit 450 euros. Usant de ses pouvoirs municipaux, il fait contribuer ses administrés à hauteur d'une certaine somme, insuffisante bien sûr. Par conséquent, il nous engage maintenant, avec toutes les armes de sa diplomatie, à les aider. Il nous propose ainsi soit de lui expédier la pièce défectueuse après notre retour en France, soit de lui verser maintenant l'argent qui lui manque pour compléter la somme. Nous choisissons assez rapidement de lui donner 15 euros par personnes. Nous émettons cependant une condition : il faudra que le puits soit réparé lorsque le prochain convoi passera l'année prochaine. La discussion s'achève, tout le monde va se coucher. J'avoue que j'ai l'étrange sensation de m'être fait rackettée. J'espère simplement que le puits sera effectivement réparé.

DIMANCHE 25 JANVIER

Chelkha – bivouac près d'Harmama

Départ à 07h30, point de singes, point de crocodiles, mais les enfants sont déjà là guettant ce qu'ils pourraient récupérer. Nous allons dire au revoir au maire à qui Bernard laisse la somme collectée pour le puits.

Beaucoup de corbeaux nous survolent, noirs avec un plastron blanc. Ils attendent notre départ pour manger les restes. Seulement, tous nos déchets sont jetés dans un sac en plastique puis enterrés. Les bouteilles de verre et de plastique ainsi que les boîtes de conserves sont laissées sur place car les nomades les récupèrent.

Nous quittons enfin le village de Chelka qui, je le crois, n'a laissé à personne une bonne impression. Le paysage, maintenant, est relativement plat et le sol est parsemé d'arbustes ressemblant au genêt. Ils sont suffisamment imposants pour bloquer le sable qui, poussé par le vent, s'amonce à leurs pieds. Il se forme ainsi des tas de monticules qui enlèvent un peu de la monotonie du paysage.

Nous roulons à peine depuis une demi-heure que les ennuis commencent. La voiture pilotée par Gérald perd en effet son pot d'échappement. Il est rafistolé sur place. Puis, un pneu du 4x4 de Bernard crève.

Heureusement, des choses agréables nous font ensuite oublier les ennuis mécaniques précédents. Nous croisons, ainsi, des troupeaux de milliers de vaches et de chèvres dont nous apercevons, au loin, les cases de leurs propriétaires maliens. Lorsque nous nous arrêtons à une oasis, nous y remarquons de larges crevasses qui nous font penser à des abreuvoirs. Pas très loin, des chameaux, des chevaux et des chèvres vaquent à leurs occupations. Sur les arbres, on peut voir des oiseaux d'un magnifique bleu métallisé. Il ressemble un peu à des perruches, une longue queue en plus. Des tisserins volettent partout. Sur le sol, au fond d'un grand trou, il reste de la vase et de nombreux crapauds y sont vautrés.

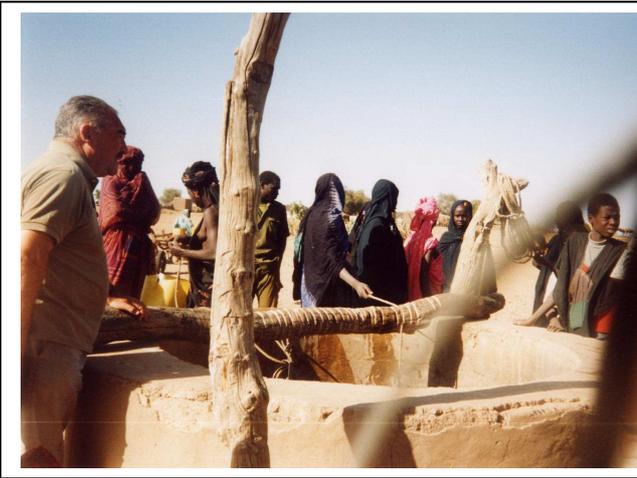
Nous décidons de profiter de la tranquillité de ce site pour y déjeuner.

Plus tard, après avoir repris la route, nous croisons une autre oasis. Elle est très belle, c'est un ravissement pour les yeux avec ses palmiers, des troupeaux autour et... ses innombrables moustiques, malheureusement ! Il y en a tellement que nous préférons ne pas nous arrêter. Quel dommage, le spectacle est vraiment magnifique !

Quelques kilomètres plus loin, nous trouvons un endroit où bivouaquer. Nous sommes proche du village d'Harmama. Un convoi comme le nôtre ne passe pas inaperçu, aussi à peine avons-nous commencé à nous installer qu'une trentaine de villageois, adultes et enfants, nous accostent. Une femme nous présente desalebasses décorées et noircies au feu de bois, utilisées pour boire le lait. Nous lui en achetons quelques-unes. Les enfants sont étonnamment sages et disciplinés. Groupés, assis près des voitures, ils nous observent. Pas un ne nous demande quoi que ce soit, contrairement aux autres enfants que nous avons rencontrés auparavant. On ne nous réclame pas de cadeau, pas de stylo, pas d'argent... Certains parmi les enfants posent cependant des questions : d'où on vient, où on va, à quoi cet objet, etc. Leur éducation est vraiment différente, plus respectueuse. Il est vrai que nous nous rapprochons du Mali.

Aujourd'hui, nous avons parcouru 84 kilomètres. Pendant que certaines personnes du groupe s'engagent dans une partie de pétanque, d'autres causent avec des habitants d'Harmama tandis que les dernières se rendent au village. Je m'y rends, moi-même, et constate que les cases, d'une seule pièce, sont montées sur pilotis. L'organisation à l'intérieur des cases est très simple : il y a d'un côté l'espace pour dormir, des couvertures et des tapis recouvrent le sol, et de l'autre côté il y a l'espace cuisine, avec ses ustensiles. Le soir, les chèvres et les agneaux sont apparemment attachés aux poteaux des cases s'ils ne sont pas nombreux, sinon ils sont enfermés dans un enclos, à l'abri des prédateurs. Nous sentons bien que ces gens vivent dans une certaine misère. Des femmes ont plusieurs enfants à des âges très rapprochés, des familles élèvent des orphelins... Il nous semble même voir des personnes atteintes du sida, elles sont amaigries, très fatiguées.

Après le repas, un "ancien" du village nous apporte le bol de lait de bienvenue et les enfants reviennent. Geneviève les prend en photos, ils en sont ravis. Puis elle les fait chanter, un bidon faisant office de tambour. Des adultes nous rejoignent et paraissent intéressées par une activité à laquelle s'adonne une poignée de personnes du groupe : le jeu du tarot.



LUNDI 26 JANVIER

Le Mali

Bivouac près d'Harmama – Nioro du Sahel

Il est 08H00 lorsque nous reprenons la piste. Le convoi doit se rendre cette fois à Nioro du Sahel, qui signifie "la ville de la lumière", située de l'autre côté de la frontière mauritanienne, au nord-ouest du Mali exactement. On l'y attend dans une mission catholique vers 11h00. Seulement, il n'y parviendra que vers 15h00 ! Lorsque nous quittons le bivouac, nous ne nous doutons pas que nous allons subir des incidents matériels et des ensablements à répétition tout le long du trajet.

Entre deux ensablements, toutefois, dont nous réchappons grâce au véhicule de Bernard, nous soufflons un peu en nous arrêtant à une oasis. Le puits est bien entretenu, profond d'une trentaine de mètres, et l'eau abondante nous informent des villageois. Rapidement, une mère nous montre son bébé fiévreux. Nous lui donnons de l'aspirine. Elle est suivie d'un grand-père qui nous présente un autre bébé qui souffre d'une infection de l'oreille. Il y a autour de l'oreille comme une brûlure. Elle serait apparue quelques mois après la naissance. Daniel le magnétise d'abord, puis j'applique une crème sur la blessure en recommandant au vieil homme d'éviter l'exposition directe au soleil. Pour finir, B2 introduit des gouttes d'Oflocet dans le jeune conduit auditif.

C'est alors que nous devons repartir. Je le regrette, il y aurait tant à faire pour ces pauvres gens...

Et les ennuis reviennent lorsque nous devons traverser un oued asséché. Michel s'ensable le premier et casse en même temps son pot d'échappement. Les autres voitures, qui

le suivaient trop près, ne trouvent pas l'espace pour se dégager et s'immobilisent derrière lui, s'ensablant à leur tour. Comme c'est rageant ! Et comme d'habitude, Bernard nous extirpe de là les uns après les autres. Jusqu'au moment où lui-même... se fait piéger par le sable. C'est le comble pour nous tous. Les hommes vont alors suer pour dégager une à une les voitures encore prisonnières du sol. Et ils sueront encore de nombreuses fois avant de rejoindre Nioro du Sahel.

Nioro du Sahel : 20.000 habitants répartis en quatre ethnies différentes. La ville est assez isolée. Nous sommes déjà au Mali ! On ne s'en est presque pas rendu compte...

Nous y rencontrons donc les personnes avec qui nous avons rendez-vous dans une mission. Parmi ces personnes se trouve le Frère Emmanuel. Accessoirement, il est le frère de Maurice qui participe au voyage depuis Sète en compagnie de son épouse Geneviève.

Après une douche, froide, bien méritée, nous partons visiter le centre ville, guidés par un des religieux de la mission, le Père Otto. La rue principale nous apparaît tout de suite comme une voie commerçante. De chaque côté, les étales proposent à la vente de l'alimentaire, du tissu, des babioles. Un des quartiers est visiblement spécialisé dans le tissu tant il y en a, et comme nous l'avions observé ailleurs, la couture est pratiquée par les hommes.

Alors que nous déambulons devant la caserne d'un régiment militaire, le père Otto nous informe que ses occupants disposent d'une eau consommable à volonté et y cultivent des belles salades, des carottes et d'autres légumes du crû. Ils y élèvent également une espèce animale qu'on ne penserait pas spontanément trouver ici : le cochon. Bien entendu, avantage pour avantage, personne n'a le droit d'y toucher sous peine d'être réprimandé par les militaires, nous dit-il. Nous sourions car le pays étant surtout musulman, il y a peu de danger que cela se produise.

Les rues, sans trottoirs, sont remplies de sable mêlé à des déchets divers. Les animaux domestiques, moutons, chèvres et ânes se nourrissent de ces détritiques qui jonchent le sol.

Comme ailleurs, le réflexe des enfants est de nous réclamer des cadeaux, des stylos et de l'argent. Cette attitude est un peu « la marque de la ville », nous dit-on. Les étrangers sont vus comme des nantis et se doivent de donner. L'attitude de ces jeunes maliens n'est pas agressive, si je puis dire, contrairement à celle des jeunes mauritaniens. Ceux-là insistent, se font pressants. Seulement, réclamer auprès de l'étranger est systématique ici. De plus, un

autre réflexe est de dire bonjour, les enfants le disent tous. Dans cette partie de l'Afrique, c'est une coutume, comme dans nos campagnes françaises.

Pendant que nous nous promenons, certaines voitures sont en train d'être réparées. Bernard s'occupe quant à lui des formalités de dédouanement qui vont durer deux heures.

Le soir, nous dînons à la mission avec sa communauté. Au menu, du confit de canard accompagné des flageolets que nous charrions à bord des voitures depuis le Vigan. Ce dîner est spécial car il est l'occasion pour Maurice de célébrer les vingt ans de la mission. Aussi, pendant les échanges de discours entre les différentes personnes impliquées, il offre à tous les participants des médailles qu'il a fait frapper du logo de l'association "Nord-sud" dont il est membre et qui a œuvré pour la mission. Le logo représente deux mains qui se serrent, une main de couleur noire et une autre blanche.

Après cette soirée riche en émotions, chacun se sépare pour la nuit. A partir de demain, le Frère Emmanuel fera partie du voyage jusqu'à Ouagadougou qui en sera le terme pour tous.

Quelques chiffres pour mieux rêver : nous avons roulé aujourd'hui 63 kilomètres, soit au total 4290 en dix-neuf jours !

MARDI 27 JANVIER

Nioro du Sahel - Diema

Nous ne ferons désormais plus de piste, les pneus des voitures sont par conséquent tous regonflés. L'étape qui nous attend comporte des routes accidentées, le pronostique des habitués est de 100 kilomètres en cinq heures ! Nous allons donc en baver.

Le premier incident matériel survient très rapidement. Au départ de la mission catholique, en effet, l'embrayage de la voiture pilotée par "Lelouch" lâche. Elle ne peut plus rouler. La voiture est aussitôt tractée jusqu'à un garage, où la réparation est possible. Comme elle risque de durer quelques heures, nous en profitons pour visiter la petite centrale électrique voisine du garage.

Ce sont deux personnes de notre groupe, Michel et Claude, qui l'ont créée. Anciens agents EDF aujourd'hui à la retraite, ils ont bénéficié de l'aide de l'Electricité De France. Des générateurs alimentent ainsi en électricité la ville de Nioro du Sahel. Ils sont entretenus par des locaux spécialement formés.

Dans la cour, entre le garage et la centrale, de gros engins (Bull, Caterpillar,

camions bennes et d'autres encore) sont entreposés. Ils sont tous en si mauvais état qu'ils ne peuvent pas être utilisés. On nous explique qu'une mission canadienne, pendant treize ans, a entrepris l'édification de bâtiments et différents autres travaux qui lui semblaient nécessaires. Seulement, ils ne l'étaient pas forcément pour les locaux. Ceux-là ne se sentaient pas concernés par les activités des canadiens, ils auraient préférés des choses utiles comme des routes, des puits, etc. Aussi, découragée par une population qui ne la suivait pas, la mission nord-américaine a abandonné ses activités ici et laissé les engins qui étaient à même de construire des routes. On suppose qu'elle a cru bien faire. Mais, puisqu'il y a toujours un mais, la ville s'est retrouvée dans l'incapacité de former des gens à ces engins et à rassembler assez de fonds pour les faire fonctionner. Ils pourrissent donc sur place. Les bâtiments construits par les occidentaux sont quant à eux occupés par les techniciens chargés de l'entretien de la centrale électrique. Les canadiens ont laissé également de l'argent à différents notables. Ceux-là leur ont promis qu'ils s'en serviraient pour améliorer les conditions de vie de la population ; ils ont malheureusement tout dilapidé pour leurs profits personnels. Voilà pour la petite histoire.

La voiture de "Lelouch" nous est rendue vers 10 heures. Les mécaniciens se sont débrouillés avec les moyens du bord. Comme le garage ne possédait pas la pièce qui s'est cassée à l'intérieur de l'embrayage, les mécanos en ont confectionné une autre dans un métal malheureusement beaucoup plus fin que l'originale. La pièce risque de casser à nouveau mais nous n'avons pas le choix, nous devons constater son efficacité à l'usage.

Nous empruntons donc cette piste redoutée qui va effectivement s'avérer être redoutable, une des plus difficiles que nous ayons prise. Et pour cause, sur cette piste des crevasses creusées par les pluies, profondes jusqu'à soixante-dix centimètres, alternent avec des bancs de sable dans lesquels nous avons déjà été plusieurs fois prisonniers et des surfaces caillouteuses qui mettent à rude épreuve les mécaniques. Il nous aura fallu sept heures pour parcourir 113 kilomètres !

Autant dire que nous sommes tous épuisés lorsque nous arrivons à Diema, vers 17h00. D'ailleurs, nous dînons dans un "maquis" pour nous détendre. Un maquis, c'est le nom que l'on donne aux restaurants-routiers. Nous y mangeons de délicieuses et parfumées brochettes de foie de bœuf accompagnées par

des frites et des "flag", une bière de 75 centilitres.

La piste a marqué les voitures. Celle d'Alain et la nôtre perdent du gasoil et les bas de caisse, bien que protégés par une plaque, ont accusé les chocs. Sur la piste, nous devons nous arrêter pour remplir le réservoir avec les bidons de réserve avant qu'il ne soit à sec ! Emmanuel parvient à trouver un garagiste qui accepte de réparer les voitures très rapidement. L'homme et ses mécaniciens vont travailler dessus aux lampes torche jusqu'à la nuit tombée. Grâce à eux, nous les récupérons à 21 heures ! C'est là que l'on apprécie ce genre de personnes qui ne connaît pas les trente cinq heures !

MERCREDI 28 JANVIER

Diema - Bamako

Destination Bamako, la capitale du Mali.

La route est en latérite, une roche qui est en principe très dure et qui sert principalement à construire les bâtiments administratifs et religieux. Elle est pourtant creusée par les roues des camions et des engins qui y circulent habituellement. Cela nous rend la conduite très difficile. Le volant et la voiture sont pris de violentes secousses pendant qu'un bruit infernal résonne dans l'habitacle.

Nous sortons enfin de cet enfer, vers 15h00, lorsque nous nous arrêtons à la paroisse des sœurs de Kolokani. Nous y restons seulement une heure, le temps de nous y restaurer et de prendre des photographies du balafon utilisé pendant les messes. Le balafon est un instrument de musique africain constitué de lames de bois formant les notes et sous lesquelles sont agencées desalebasses de tailles différentes constituant le système d'amplification des sons. Nous photographions également les fresques de scènes religieuses qui recouvrent les murs intérieurs de l'église.

Sur une route goudronnée, cette fois, le convoi traverse Kali, une petite ville très colorée avec beaucoup de petits jardins très verts et bien rangés. Il parvient enfin à Bamako, vers 18 heures, après avoir roulé 362 kilomètres.

Nous sommes hébergés dans une autre mission, celle de l'abbé David, route de Guinée. Son point de vue, sur le fleuve Niger, est magnifique.

JEUDI 29 JANVIER

Détente à Bamako

Aujourd'hui, beaucoup de béliers et de moutons circulent en ville avec leurs propriétaires. Ceux-là les préparent à être tués dimanche prochain. Dans cette partie de l'Afrique, les musulmans vont fêter la Tabaski, une obligation religieuse que les arabes appellent de leur côté Aïd el kebir. Ils y commémorent l'histoire bien connue du sacrifice d'Abraham. C'est donc en souvenir de ce sacrifice que les musulmans ont coutume d'égorger tous ces animaux. En dehors de cette coutume, c'est également un jour de réjouissances familiales.

Nous avons quartier libre et en profitons pour nous faire amener dans le centre très animé de Bamako, surtout le jeudi qui est le jour du marché. Nous visitons le quartier des artisans où les sculpteurs sur bois d'ébène côtoient les ferronniers d'art, les bijoutiers, les fabricants d'objets en cuir et bien d'autres spécialistes. Nous sommes très sollicités par les marchands qui espèrent nous vendre leurs produits.

La ville abrite encore quelques belles constructions coloniales. Mais également des monuments en bronze, notamment un hippopotame grandeur nature ainsi qu'un éléphant, un crocodile et un obélisque qui supporte la Terre et sur laquelle triomphe une colombe. Ces monuments se trouvent dans une large rue goudronnée où s'engouffrent des véhicules de toutes sortes : vélos, mobylettes, voitures et charrettes tirées par des ânes. C'est une cohue incroyable. La plupart des rues qui débouchent sur cette artère ne sont pas goudronnées, sont mal entretenues et sales. De toute évidence, elles abritent des populations pauvres.

A midi, nous déjeunons dans un restaurant chinois qui prépare aussi des plats locaux auxquels nous goûtons. Nous mangeons ainsi un capitaine à la sauce tomate accompagné de pâtes. Non, les maliens ne sont pas cannibales, le capitaine n'est rien d'autre qu'un gros poisson très goûteux !

L'après midi, nous allons avec Michel nous désaltérer "Aux délices de Bamako", un salon de thé assez bien européenisé, bien ventilé ce qui est vraiment appréciable. Nous rentrons ensuite à la mission catholique en taxi. Comme à New York, ils sont tous jaunes.

Très large, le fleuve Niger que nous voyons parfaitement bien depuis la mission, nous invite dès le matin jusqu'au soir au spectacle des pirogues et des barques qui y naviguent. Les barques sont tellement remplies de sable que l'eau y pénètre et des jeunes gens,

au moyen de seaux, écopent la cale pendant que les adultes, au moyen de perches, poussent l'embarcation pour la faire avancer. Le courant est assez fort mais le fleuve, par endroits, est peu profond, environ soixante-dix centimètres contre trois mètres normalement. Il oblige donc les équipages à pousser.

A la saison des pluies, le fleuve peut grossir jusqu'à recouvrir les berges. Il atteint alors une hauteur de quatre à six mètres. Par endroit, les berges sont occupées par des potagers. Ce sont des zones carrées dont les bords sont rehaussés de terre pour conserver l'humidité. Les pêcheurs y font pousser des légumes qu'ils arrosent tous les soirs avec l'eau du fleuve. Le soleil couchant nous offre un spectacle de ballet avec les barques qui glissent majestueusement sur l'eau et regagnent les berges. L'astre modifie les couleurs en passant au travers des voiles. Le cadre est reposant, on n'imagine pas être aux portes d'une grande ville.

Les voitures qui avaient souffert du dernier trajet ont été révisées. Une attention particulière a été apportée aux pots d'échappement.

Bien que l'on nous affirme que ce n'est pas la saison des moustiques, nous préférons installer les moustiquaires dans les chambres que nous arrosions en plus de produit répulsif. Nous avons vu de ces insectes la veille. Avec le Niger à côté, il nous semble logique qu'il y en ait.

Vers 19h00, nous partons dans la banlieue de Bamako y rencontrer un couple de Nîmois. Ils y séjournent six mois par an et cela depuis trente ans. Le cuisinier Moussa, qui fait office d'homme à tout faire, nous y conduit à l'arrière de son pick-up. La poussière qu'il soulève nous fait tousser.

Le couple a créé une association qui alphabétise les femmes, leur enseigne les règles d'hygiène, la couture ainsi que d'autres activités. Nous sommes très bien reçus dans le centre associatif. Moussa a préparé à notre attention un lunch composé de quiches, de petits canapés au fromage, de tartes et autres bonnes choses, le tout accompagné de jus de fruits et d'alcool.

Moussa travaille ici depuis vingt ans et a deux enfants, sa femme est infirmière. Avec deux salaires, ils sont considérés comme riches. Cela ne l'empêche pas de s'enrichir d'avantage ; une fois revenus à la mission, il nous propose en effet de lui acheter du beurre de karité, un produit qui entretient la peau. 150 grammes de beurre coûtent 1000 CFA, soit un peu moins de deux euros. Nous lui en achetons une certaine

quantité puis allons rapidement dormir sous nos moustiquaires.

VENDREDI 30 JANVIER

Bamako - Ségou

En attendant que les voitures soient réparées, nous passons la matinée au marché de Sebené Kuro qui se trouve à environ un kilomètre et demi de la mission. Enfin, après un repas pris sur le pouce à 14h00, le convoi s'ébranle vers Ségou, notre prochaine étape.

Sur la route, les enfants que nous croisons nous saluent d'un "toubabous", ce qui signifie "des blancs". Le paysage change et des zones forestières apparaissent. Sur le bord des routes, les villageois vendent énormément de bois de chauffage que des camions viennent charger pour les livrer à travers le pays.

Après avoir roulé 252 kilomètres sous une température extérieure de trente degrés, nous arrivons enfin à Ségou. Nous sommes d'abord surpris de traverser une avenue digne des Champs Elysées moins les magasins. Elle transperce la ville de part en part depuis la coupe du monde de football 2002, date de sa construction. Nous sommes ensuite surpris par l'architecture audacieuse d'un bâtiment du centre diocésain qui va nous héberger pour la nuit. Le centre abrite par ailleurs de nombreuses structures religieuses et administratives, comme des salles de réunions, de séminaires ainsi que des logements.

SAMEDI 31 JANVIER

Repos à Ségou

Journée libre à Ségou. Le fleuve Niger se trouve à cinq cent mètres du centre, bordant une extrémité de la ville. Demain, c'est la Tabaski et chaque famille est affairée à laver son mouton dans l'eau du Niger. Les habits y sont également lavés, aussi bien par les hommes que par les femmes.

Puis, nous nous rendons au centre ville voir les étales des artisans. Ici comme ailleurs, les prix doivent toujours être discutés. C'est un rituel auquel on ne peut déroger et, ma foi, on s'y fait. « Aujourd'hui, nous disent les commerçants, les prix sont imbattables ». C'est une journée de soldes car ils ont besoin d'argent pour la fête. Dans le groupe, des personnes achètent un sabre et des couteaux touaregs ainsi qu'une boîte en cuir ouvragé en forme de haricot.

Plus loin, on trouve le marché alimentaire. On peut y acheter des tomates, des

betteraves, des haricots verts, des oignons, des concombres et de produits typiquement locaux : cacahuètes, piments, gingembre, noix de pécan et de cola. La cola posséderait des vertus aphrodisiaques. Plus loin encore, se vendent des poissons chats secs servant à confectionner les sauces, de la pâte de cacahuètes, des beignets, etc.

A midi, de retour au centre, nous déjeunons de poissons frits et d'un couscous de légumes.

Nous retournons ensuite au centre ville pour y passer l'après-midi. Décidément, tout le monde s'affaire en vue de la fête et les marchands comme les enfants nous sollicitent pour nous vendre tout et rien. A un moment, Daniel accepte qu'un gamin lui cire ses chaussures. Nous en profitons pour discuter avec lui. Etonnamment, il parle très bien français et nous semble très mature pour son âge. Il nous explique qu'il a onze ans et qu'il veut être médecin plus tard. Pour le remercier de son travail et de son amabilité, Daniel laisse à l'enfant 1000 CFA, ce qui le ravi.

Le soir, nous dînons au "Soleil de minuit", un restaurant dont le "Capitaine à la Bamakoïse" est très savoureux. Nous remarquons ensuite que des margouillats courent un peu partout. C'est un genre de lézard que certaines personnes mangent par ici. Il faut dire que les chiens sont aussi mangés... D'ailleurs, nous ne voyons que des jeunes, dont beaucoup de femelles.

DIMANCHE 1^{ER} FEVRIER

Journée pirogue à Ségou

Journée pirogue. Nous prévoyons de naviguer sur le fleuve Niger à 09h30 depuis une berge de Ségou où le calme règne partout. Contrairement à ce que nous pouvions penser, il y a très peu de monde dans les rues et les béliers ont disparus. Ils ont bien-sûr été sacrifiés en l'honneur d'Abraham selon les rites musulmans.

Au lieu de 09h30, nous partons à 11h00 seulement. C'est jour de fête et les piroguiers ont du retard sur l'horaire.

Deux pirogues avec moteur sont nécessaires pour transporter le groupe. Le piroguier dirige son embarcation grâce à un long bâton qui fait donc office de gouvernail. Mais il lui sert également à sonder la profondeur du Niger car elle n'est ici que de 60 à 80 centimètres.

Assez rapidement, nous croisons des petits îlots très feuillus posés au milieu du

fleuve. Systématiquement, à notre approche, des hérons cendrés, des aigrettes et des gardes bœufs s'envolent bruyamment. Là-haut, dans le ciel, des balbuzards en chasse tournoient silencieusement.

Il était prévu que nous nous arrêtions au "village des potiers". Nous espérions tous les voir fabriquer les poteries devant nous. Malheureusement, nous nous rendons compte qu'aucun artisan ne travaille ce dimanche de fête. Cela n'empêche néanmoins pas les enfants de s'adonner à leur activité préférée lorsqu'ils ont affaire à des étrangers ; ils assaillent en effet notre groupe de toubabous et réclament des cadeaux. Ils sont vêtus de leurs plus beaux habits, tout comme leurs parents qui en plus portent des bijoux.

Alors que nous visitons le village, nous y observons des adultes qui lavent les boyaux de mouton sur le bord du fleuve. Des enfants récupèrent un bout d'œsophage qu'ils lavent eux aussi. Ensuite, ils s'amuse à le gonfler et celui-ci s'agite en faisant des bruits lorsqu'il est posé sur l'eau.

Nous remontons sur les pirogues et naviguons sur le fleuve encore quelques heures.

Voici un échantillon de la flore locale, les arbres étant les plus nombreux :

-Le palmier rognier, appelé sebenen au Mali. Nous nous sommes d'ailleurs arrêtés dans un village nommé Sebenen-Goro. Cet arbre, dont le bois est très dur, sert à fabriquer des poutres maîtresses utilisées dans la construction des maisons. Il produit des fruits comme les noix de calebasse dont seul le jus est consommable, bien qu'il ne soit pas prisé.

-Le fromager est un arbre imposant de par ses racines qui, hautes placées sur le tronc, lui font une base très large.

-De nombreux manguiers. Dommage que ce ne soit pas encore la saison.

-Le magna ne produit pas de fruit. La circonférence de son tronc est énorme.

-Le saucisse-tree est un arbre qui produit de grands et larges haricots qui pendouillent dans les feuilles.

-Le frangipanier est utilisé localement pour enlever les verrues. Ses fleurs très belles, groupées par cinq ou six, sentent comme le tiaré utilisé dans les huiles solaires.

-Le kéké produit des fleurs qui ressemblent à celles du frangipanier, quoique légèrement plus grosses et au parfum est différent. La feuille a les mêmes caractéristiques que celle du mimosa.

Enfin, le cram-cram est un genre de boules piquantes et urticantes par leurs épines qui est produit par des herbes. Ces boules, un

peu comme les tiques, s'agrippent à tout ce qui passe.

LUNDI 2 FEVRIER

Ségou – bivouac près de Mopti

Direction la ville de Mopti, où nous sommes attendus par l'évêque.

Quelques kilomètres à peine après Ségou, nous nous arrêtons pour regarder un bras du fleuve Niger, le Pani qui traverse Mopti. Moins large, ses berges sont très verdoyantes et des îlots de terre ont poussé par endroits.

Nous avons roulé 400 kilomètres lorsque nous parvenons au diocèse. Il est encore en construction. Nous pensions camper dans la cour mais, les ouvriers travaillant jour et nuit afin de rattraper le retard du chantier, nous préférons ne pas les gêner et allons camper ailleurs.

Nous trouvons ainsi, en dehors de la ville, un endroit qui semble nous convenir, calme, désert. Mais alors que nous commençons à monter le campement, une cinquantaine de maliens, dont beaucoup de jeunes femmes avec des bébés, arrivent de toutes parts. Et comme c'est aussi l'heure de la rentrée du bétail, celui-ci traverse le campement, passe entre les tentes. Nous nous étions placés, sans le savoir, sur son trajet habituel.

Ce soir au dîner, salade de tomates, pommes de terres et bœuf bourguignon. L'évêque, qui nous a rejoint, dîne avec nous. Il nous explique que ses quarante-six ans font de lui le plus jeune évêque d'Afrique. Dans sa tâche diocésaine, il est aidé par un secrétaire envoyé par le Vatican, chargé de vérifier la destination des bourses allouées, et de deux autres abbés. Les discussions autour de la table sont animées et les gosiers, bien arrosés, produisent un repas volubile. Tout le monde a apprécié, entre autres alcools, le vin des Cévennes ainsi que le 3/6 parfumé sur un sucre...

Les peuhls, depuis notre arrivée, sont restés là, et les enfants nous observent avec une grande sagesse. Ils partent vers 22h30 tandis que quelques jeunes adultes s'attardent encore. Modeste, qui accompagne le Frère Emmanuel, est instituteur. Il appartient à l'ethnie Bwaba. Discutant avec les jeunes peuhls, il nous explique une coutume très répandue en Afrique de l'ouest, "la parenté des plaisanteries". Son principe veut que les gens s'insultent gentiment entre eux avant toute discussion. Cela participe, paraît-il, à la cohésion sociale.

MARDI 3 FEVRIER

Bivouac de Mopti – bivouac de Bandiagara

Au déjeuner, un jeune paysan nous apporte le traditionnel lait de bienvenue. Cette fois, c'est un lait de vache dont le goût nous paraît moins gras qu'en France.

Modeste reconnaissant le jeune homme avec qui il avait discuté la veille au soir, s'exclame alors en rigolant de toutes ses dents : « Mon esclave nous a apporté du lait ». C'est un exemple de la parenté des plaisanteries.

Peu après, Emmanuel nous fait visiter le diocèse qui est en construction. Il est légitimement notre guide puisqu'il en est le responsable et en a dessiné les plans.

Nous nous rendons ensuite à Mopti qui nous étonne un peu par sa disposition. La ville est en effet édifiée sur trois îles reliées entre elles par des digues. Elle est à la fois un important centre commercial et un carrefour ethnique (pêcheurs Bozo, pasteurs peuhl, dogon, bambara, toucouleur..).

C'est encore la fête du mouton. Il y a peu de monde dans les rues et peu d'échoppes sont ouvertes. A majorité musulmane, Mopti comme le reste des villes et villages possède une grande mosquée. Des maisons en torchis, reliées entre elles par des ruelles étroites ravinées par les pluies, déversent à notre arrivée une vague d'enfants de tous âges réclamant aux toubabous des cadeaux. Plus loin, nous trouvons un commerçant qui nous entraîne dans son magasin où, dit-il, les prix sont imbattables et la qualité extra. Sans doute a-t-il raison car nous lui achetons des poignards touareg, deux colliers et un chapeau de chef peuhl.

Puis, nous visitons le port où les odeurs de pêche se mêlent désagréablement à celle des ordures. Le poisson est fumé sur place, au bord du fleuve. Un peu plus loin des pirogues sont en construction. Elles côtoient un village assez compact de pêcheurs. Il n'y a pas de doute, nous sommes chez les Bozo, une ethnie très ancienne qui semble avoir toujours vécu sur les rives du Niger. De chaque côté des ruelles étroites s'alignent des cases d'une manière très groupées. Chacune d'entre elles comporte une cour. Les enfants y jouent, les repas y sont préparés et les réserves alimentaires entreposées. Les Bozo prétendent ne pas avoir de passé et être nés d'un aigle pêcheur. Mais il est admis qu'ils descendraient de familles ghanéennes nobles émigrées qui, arrivant sur les rives du Niger, se seraient

installées et auraient appris les techniques de pêche des aborigènes. Ils se spécialisèrent ensuite dans la pêche et la navigation, un monopole qu'ils détiennent toujours

Nous dépassons le village et nous heurtons à trois planches, dont l'une est cassée. Elles font office de pont en permettant d'atteindre l'autre rive. Nous le traversons tous sans aucun problème.

Il est désormais temps pour le convoi de repartir. Les 43 kilomètres de l'étape sont ensuite rapidement parcourus, à vrai dire. Nous campons, ainsi, non loin de Bandiagara, en pays Dogon. Le site est occupé par de grands rochers érodés et le paysage a un côté lunaire. L'harmattan est sûrement responsable de cela. Il s'est d'ailleurs pratiquement levé dès notre arrivée. L'harmattan, c'est un vent sec, chaud, et poussiéreux. Lorsqu'il souffle, comme ce soir, on ne voit plus rien à cinq cents mètres tant il est fort et maintient le sable en suspension.

MERCREDI 4 FEVRIER

Bivouac de Bandiagara – Pays Dongon - Sevaré

Nous petit déjeunons puis nous nous rendons à la paroisse de Bandiagara où un missionnaire nous a invité à y boire un café. Hier soir, il a partagé notre repas avec sa sœur et son mari car ils campaient à côté de nous. Ce café a une odeur que nous n'avions plus sentie depuis notre départ de France.

Nous sommes en pays Dogon où vivent de nombreux animistes et des musulmans. Parmi ces derniers, des garçons, munis d'un petit seau, font la quête tous les matins. Ils vont d'abord à l'école coranique pendant une heure puis se rendent, pour certains, à l'école publique.

Nous allons visiter le village Dogon le plus proche par une piste. Le paysage est aride. D'énormes rochers striés et troués par l'érosion forment un paysage semi-désertique. Le contraste est offert par des surfaces impressionnantes de cultures d'oignons.

En effet, les populations ont été formées à la culture de l'oignon qui est aujourd'hui leur principal revenu. Profitant de la rivière qui arrose la région, de la bonne terre fût charriée là où il en manquait. Les champs ont ensuite été divisés en parcelles, entourées par des petites bandes de terre, d'environ cinquante centimètres de côté. Cette structure permet à chacune de ces parcelles de garder son humidité. Les oignons sont plantés par milliers et cela donne au paysage un vert soutenu. Bien-

sûr, la culture est assurée par les femmes et les enfants.

Nous apercevons des cases ornées d'un sigle stylisant le margouillat, cette sorte de gros lézard très fréquent dans cette partie du continent. Les toits en paille sont en forme de chapeau. Au-dessus du village, à fleur d'une falaise appelée Bandiagara, nous pouvons observer des habitations troglodytes. Elles étaient occupées autrefois par les pygmées Telem, appelés aussi Bono, mais ils en auraient été chassés par les Dogons et les Bozo qui ont pris leur place.

A ce jour, il ne resterait plus un seul représentant de ce peuple. Son histoire est floue puisqu'il n'a pas d'écrits. La tradition orale Dogon nous livre plusieurs récits, avec leurs variantes. Ils peuvent tous donner lieu à interprétations; toutefois la chronologie reste à peu près identique. Nous tirons le texte qui suit d'un site internet :

« Les premiers occupants connus du Pays Dogon seraient de petits hommes appelés Bana (rouge) ou Telem ou encore Pygmées. Ils vivaient de chasse et de cueillette à une époque où la forêt arrivait vraisemblablement au pied de la

falaise. Un peuple, nommé Kurumba, apprit aux Bana comment construire des maisons sur les plates-formes de la Falaise. Des vestiges encore visibles font apparaître des constructions en petites briques en forme de petits pains non séchées et empilées en quinconce. Les murs avaient une dizaine de centimètres d'épaisseur et l'entrée se faisait par une ouverture d'environ 70 cm de côté, placée à 20 ou 30 cm du sol ».

« Les vestiges les plus nombreux se trouvent au-dessus du village de Irelli, ou encore près de Amani. L'accès aux habitations se faisait par des cordages tressés de fibres végétales ; certains permettaient de descendre directement de la maison jusqu'au sol. Il est vraisemblable qu'un réseau de cordages, et peut-être d'échelles, les reliait entre elles. La Falaise offrait ainsi une protection sûre aux Telem ».

« Les récits Dogon dépeignent les Telem comme un peuple d'un tempérament agréable et non agressif. Certains pensent qu'en arrivant les Dogon rejetèrent les Kurumba vers l'Est, au-delà du Burkina-Faso, et qu'ils ne furent en contact qu'avec les Bana ou Telem, avec lesquels ils cohabitèrent quelque temps. La tradition prétend que les cultivateurs Dogon défrichèrent la forêt pour établir leurs champs, détruisant ainsi le moyen de subsistance des chasseurs Telem et les obligeant à quitter le pays ».

Nous embauchons maintenant un guide, surtout à cause des coutumes locales, assez

complexes nous assure Bernard. Nous allons visiter plus encore "le pays Dogon".

Nous avons bien fait de prendre un guide car, grâce à lui, nous évitons d'emprunter certaines ruelles et d'entrer dans certaines maisons. L'homme nous raconte, dans un bon français, qu'un américain a voulu faire fi de ces interdictions et a pénétré dans un endroit interdit puis filmé l'intérieur d'une case. Les habitants ont alors manifesté leur mécontentement et réclamé de l'argent à l'intrus puisqu'il n'avait pas respecté leurs interdits. Comme il s'enfuyait, ils l'ont rattrapé, amené et fait jugé sous le toit à palabre (ici une case dont le sol en rocher est surmonté d'un toit en bois recouvert de branchages). Tout américain qu'il fût, le touriste maladroit dû payer un bœuf, deux moutons et un surplus en monnaie. Au total, un million de CFA, soit environ 1500 euros ! Ma foi, en France, nous verrions nous aussi d'un très mauvais œil ce touriste américain pénétrer dans notre propriété, n'est ce pas ?

Le guide nous explique que les Dogon se sont installés dans cette région reculée et hostile il y a plusieurs siècles. Ils fuyaient alors l'islamisation de leur pays d'origine, c'est du moins ce qui ressort de leurs légendes. Lorsqu'ils arrivèrent au pied de la falaise de Bandiagara, ils en chassèrent alors le peuple Telem. Celui-là chassait alors que le peuple Dogon cultivait. La forêt a donc été défrichée. Aujourd'hui, les cavités Telem servent de nécropoles aux Dogons qui sont animistes pour la plupart. Ils vivent en fait dans une tradition animiste au cœur d'un pays musulman. Le "pays Dogon" est en effet entouré par un monde musulman : d'abord par les Peuhl, éleveurs nomades, par les agriculteurs Mossi et Bobo, et par les pêcheurs Bozo.

Les femmes que nous croisons maintenant sont Peulh, avenantes, très grandes avec des habits très colorés. Elles ont presque toutes un bébé dans le dos, suspendu par une pièce de tissu qui entoure la mère.

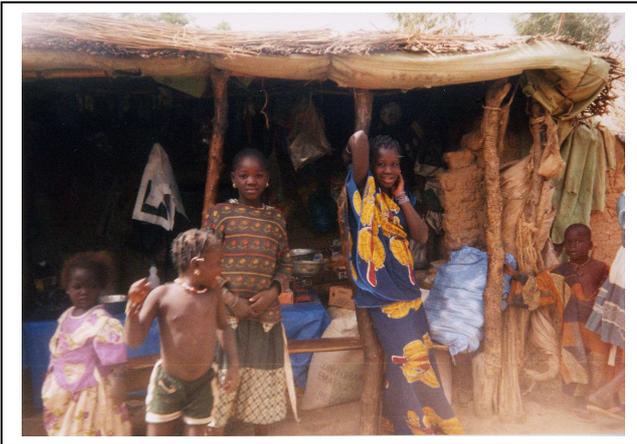
Nous gravissons la falaise. Un dénivelé d'environ deux cent cinquante mètres nous conduit aux bâtiments qui y sont perchés. Dans un coin, une surface surmontée de quatre pilotis et d'un toit recouvert de branchages fait office d'arbre à palabres. C'est l'endroit où les personnes sont jugées suivant leurs fautes. Elles ne peuvent s'y tenir debout tant le toit est bas ; cela les met d'office en position inférieure. Les sangs chauds, comme ils disent, ne peuvent pas se mettre en colère, ils s'assommeraient en gesticulant.

Chaque case et grenier à grain présente sur un côté soit un margouillat soit le roi Dogon moulé dans la terre de recouvrement.

Les enfants et les jeunes hommes viennent nous vendre des souvenirs : le roi et la reine Dogon avec leur fils sculptés sur des fermoirs de porte en bois, des bronzes, des tissus les représentant également.

La pente rocheuse est abrupte, les jeunes veulent absolument aider les femmes à escalader la falaise contre de l'argent, mais ils nous gênent plus qu'autre chose à vrai dire. Comme nous croisons des villageoises très chargées de bois ou de seau d'eau qu'elles portent sur la tête, j'explique à ces jeunes hommes qu'il vaudrait mieux aider ces femmes plutôt que nous mais, répondent-ils, chez les musulmans c'est interdit ! Apparemment, les femmes sont les esclaves locales.

Plus tard, nous quittons le "pays Dogon" pour nous diriger vers Sevaré où nous camperons. Nous aurons alors parcouru 228 kilomètres.



JEUDI 5 FEVRIER

Le Burkina-Faso

Sevaré - Nouna

Direction Nouna, à la frontière du Mali et du Burkina-Faso. Il est prévu que nous perdions du temps en formalités. Nous pénétrons enfin au Burkina vers quatorze heures.

Au bout de 136 kilomètres de route et 140 de piste, nous croisons le village de Djilasso. Depuis trois jours, le vent de sable nous racle la gorge et le nez. Le sable en suspension dans l'air rend le paysage gris et il ressemble à une forte brume de chez nous. C'est dans ces conditions que nous arrivons enfin à Nouna, siège de l'association "Nord sud-sud nord". Nous avons roulé 299 kilomètres de plus après Djilasso et, franchement, après trois jours de bivouac et cette longue journée, une douche même froide est appréciée.

Nous sommes hébergés à la mission, à côté de l'habitation du frère Emmanuel.

VENDREDI 6 FEVRIER

Cérémonie à Nouna

Ce matin, nous visitons une maternelle. L'association y apporte une aide considérable depuis des années : construction de l'école, du préau, apport du matériel scolaire et d'aires de jeux, etc.

Les enfants nous chantent en français des comptines. Nous leur offrons le goûter. L'an prochain, il est prévu un autre apport de matériels et la réfection des peintures.

Dans l'après-midi, nous assistons à la passation de pouvoir du commissaire. Les discours se succèdent et il faut bien reconnaître que les deux officiers font passer de bons messages et des pensées profondes, sans

méchanceté, à l'aide d'allusions imagées et quelques proverbes africains. Par exemple, le nouveau commissaire, qui est jeune et doit donc le respect à son aîné, exprime l'attitude qu'il doit adopter vis à vis de l'ancien. Il explique ainsi que si ce dernier le convoque à son bureau et lui tape sur les doigts avec une règle pour un motif valable, il lui présentera ses doigts sans broncher. Par contre, si le motif n'est pas valable et qu'il tape pour le plaisir, le jeune commissaire présentera certes ses doigts à son supérieur mais ses larmes inonderont le bureau depuis la province du Kossi jusqu'à celle de Dedougou et le noiera !

SAMEDI 7 FEVRIER

Mariage à Nouna

09h00, mariage d'Hervé, le fils du cuisinier de la mission de Nouna. Ensuite, une partie internationale de pétanque est organisée entre la France, que nous représentons, et le Burkina-Faso que représentent les jeunes de Nouna. A 15h00, la coupe est remise aux burkinabè. Bravo les petits !

Le soir, c'est la fête du mariage dans la cour de la mission avec un groupe très dynamique de musiciens de balafons. Les femmes dansent souvent avec leurs bébés dans le dos. Curieusement, bien que secoués fortement, ils dorment aussi paisiblement que les nôtres dans un lit, la forte musique et les chants ne les réveillent même pas ! Un riz en sauce accompagné de viande de chèvre nous est servi. Tout le monde est invité : le maire, l'évêque, des jeunes étudiants européens et tous les pauvres du quartier... soit environ sept cent personnes !

Avec la permission du frère Emmanuel, je profite de notre arrêt à Nouna pour y récupérer une dizaine de matelas au profit de l'orphelinat que mon association, l'AUPE, a en partie financé.

DIMANCHE 8 FEVRIER

Nouna - Debougou

Nous quittons le village à 08h30. Nous avons une journée assez chargée aujourd'hui, nous dit-on. Nous devons rejoindre Debougou une halte à Leguy est obligatoire. Bernard nous dit que des personnes nous attendent sans nous fournir plus de précisions. Aussi, lorsque nous arrivons plus tard à Leguy, une surprise de taille nous y attends. Et pour cause : nous sommes accueillis par une haie d'honneur, tout le village

est là. Notre arrivée est l'occasion d'une fête et de jeunes Peulh, en costume traditionnel aux couleurs très vives et parés de leurs bijoux typiques, sont là eux aussi pour nous.

Consciencieusement, après les présentations d'usage, les notables du village nous présentent les réalisations et les aides qui ont été offertes par les associations "Nord-sud" et "Terre des Enfants". On nous montre un centre de soin qui comporte trois salles, une école de trois sections. De beaux projets, vraiment.

Puis, nous nous réunissons tous sous l'arbre à palabres. Le village entier est là, nous sommes sept cents à huit cents personnes, dont énormément d'enfants en bas âge. Les discours pleuvent entrecoupés par la "danse des masques". Durant celle-ci, trois hommes, revêtus de feuillage et portant sur la tête un épi en osier qui forme une crête et représente un oiseau, dansent tour à tour puis ensemble au rythme des balafons et du djembe.

Vers 16 heures, le convoi repart, une partie de la population nous gratifie à nouveau d'une haie d'honneur. Nous laissons nos amis d'un jour finir la fête, une fête que nous n'oublierons jamais.

En lisant le guide du bon touriste dans la voiture, j'apprends que la région s'appelait autrefois la Volta Noire et a été rebaptisée Mouhoun. Elle abrite des populations de caïmans et d'hippopotames que nous ne verrons pas.

Lorsque plus tard, nous parvenons enfin à Dedougou, nous y sommes accueillis au carmel du Sacré Cœur. Les carmélites, au nombre de vingt et un au maximum, sont de plusieurs nationalités. Quatorze y vivent en ce moment. A titre exceptionnel, nous pénétrons dans le Carmel du côté "autorisé", c'est-à-dire par l'entrée réservée à la famille et aux amis. Nous passons ainsi à côté d'une partie privée où logent les sœurs vouées à la prière. Autour, un grand espace propice à la promenade permet aux carmélites d'y faire aussi de l'exercice physique.

Nous sommes hébergés dans un bâtiment mitoyen qui porte le nom du premier chrétien africain, "Alfred Diban". C'est un centre dont la vocation est de servir aux séminaires, aux retraites spirituelles et aux autres formations.

Le centre et le carmel ont été réalisés par le frère Emmanuel dans la couleur locale de la latérite qui en est le matériau principal. L'église, très colorée grâce à un jeu de faux vitraux rouges et verts, donne un caractère gai à la prière. Le christ grandeur nature, représenté

dans la force de l'âge, a été réalisé en bronze par un africain. A côté de lui, la Vierge et l'Enfant, réalisés dans le même esprit, ont des traits africains.

Autour de l'église se trouvent des réfectoires et des chambres tandis que plus loin il y a les espaces liés à la nourriture : le potager, les arbres fruitiers (papaye, bananes, mangues) et les élevages de cochons, moutons et poulets.

Ce soir, nous avons l'honneur de partager notre repas avec les carmélites. Ce sont d'abord une salade composée et des pâtisseries préparées par les sœurs, auxquelles nous ajoutons un cassoulet bien de chez nous qui a traversé bien des périples. Le repas se termine par un chant liturgique qu'une sœur accompagne au clavecin puis à la "chora" qui est un instrument à corde originaire de l'île de la Réunion. D'autres chants clôturent la soirée.

LUNDI 9 FEVRIER

Debougou - Ouagadougou

Le terme de notre traversée africaine est bientôt atteint. Voici notre dernière étape, nous partons pour Ouagadougou, la capitale du Burkina-Faso.

La route est assez pénible, non pas en raison de son état mais à cause du sable qui est toujours en suspension dans l'air et fait un brouillard difficile à respirer. Comme nous roulons avec les vitres ouvertes, nous ne pouvons pas l'éviter.

A Koudougou, nous nous arrêtons dans une forge de bronze, chez un maître bronzier. Celui-là a coulé le christ de l'église du carmel du Sacré Cœur. Il fait vraiment du beau travail. Des petits bronzes gracieux sont en exposition à côté de grandes pièces représentant souvent des personnages très réalistes. Nous aimerions tant en acheter mais comment feriez-vous pour les ramener en France ? Certains d'entre nous restent sur leur faim.

Pendant une heure, nous assistons à la coulée d'un objet. D'abord modèle de cire, il est entièrement recouvert très méthodiquement par de l'argile mélangée à du crottin de cheval pour en faire un moule. Cette matière a des propriétés réfractaires étonnantes. Lorsque le moule est sec, il est chauffé jusqu'à ce que le modèle en cire, encore à l'intérieur, fonde et s'écoule par un orifice réalisé à sa base. Ensuite, à sa place, par l'orifice déjà percé, le bronze qui a préalablement été liquéfié y est versé, le terme exact étant coulé.

Pour faire un bronze patiné de couleur marron, l'artisan réchauffe l'objet puis l'enduit

hors du feu d'une couche de permanganate avant de le remettre à chauffer. Il faut renouveler cette opération deux à trois fois. En phase finale, l'objet encore chaud est enduit d'un cirage marron. Voilà pour la recette.

A propos de recette, nous profitons d'être à Koudougou pour manger local. Une pintade accompagnée de frites et d'une bière fait mon bonheur.

L'après-midi, nous visitons la mare des caïmans sacrés de Bazoule. Une grande surprise nous y attend Daniel et moi : Baudouin Poda, qui est un abbé avec qui l'AUPE a de nombreux contacts et que nous connaissons bien. Par une sorte de hasard, il a croisé sur la route la voiture de frère Emmanuel qui l'a alors persuadé de venir nous retrouver. Nous en sommes heureux.

La mare des caïmans est une ferme qui abrite ces reptiles auxquels des populations portent un respect sacré. Transformé en lieu touristique, les visiteurs peuvent acheter des poulets qui seront offerts à l'appétit des caïmans. Le prix de la volaille varie selon que l'on est un touriste ou non. Il est de mille francs CFA, tout comme le prix de l'entrée, pour nous. Il est moitié moins cher pour un burkinabè. Je trouve amusant de coûter autant qu'un volatile.

Daniel et moi repartons ensuite pour Bobo-Dioulasso avec Baudouin car nous avons beaucoup de choses à nous dire. L'homme est heureux car il a pu récupérer à l'aéroport de Bobo-Dioulasso les colis que nous lui avons expédiés le 11 janvier. Les colis comprennent vingt vélos, onze cartons de matériels divers ainsi que des ordinateurs. Il est d'autant plus heureux qu'il a eu l'opportunité d'y acheter pour une somme dérisoire huit pneus increvables pour son 4x4. Et en Afrique, avec des pneus pareils, on peut rouler partout et longtemps sans craindre une usure prématurée de la gomme, une rupture ou une crevaillon.

Plus tard, Baudouin nous emmène Daniel et moi à Ouagadougou, dans une mission catholique que le frère Emmanuel a encore réalisée. C'est un centre, un grand complexe qui comporte des chambres, des cuisines, des salles de réunion, et autres pièces. Nous allons passer le reste de notre séjour ici ainsi que le reste du groupe qui a d'ailleurs déjà pris ses marques.

Après une douche très agréable, nous accompagnons Baudouin chez sa tante Marie Salomé. Marie Salomé est le contact privilégié de l'AUPE au Burkina, la clef des parrainages scolaires et l'origine de diverses autres actions. C'est une femme remarquable, d'une générosité qu'il nous est difficile de quantifier.

Tous ensemble, nous dînons à l'auberge où travaille comme gérante la fille de Marie Salomé, Florence. Nous y rencontrons un couple d'amis de Marie Salomé. Ils vivent dans la région parisienne et envisagent de réaliser de nombreuses actions d'entraides au Burkina. A propos de Florence, elle participe, elle aussi, à certaines activités de l'AUPE. C'est une fille dynamique, d'une grande intelligence, dont les talents d'organisatrice mériteraient d'être utilisés par une société ou une organisation francophone. Ayant séjourné plusieurs fois en France, elle connaît pertinemment bien les lacunes de la société dans laquelle elle évolue. Nous l'avons souvent entendue remettre en question à juste titre certaines habitudes et comportements locaux. Elle a un esprit critique généreux en même temps qu'une patience de velours. Si jamais une association française, ou une organisation internationale ou bien encore une entreprise commerciale a besoin d'une personne de confiance, Florence est celle-là.

Au terme du repas, nous nous séparons pour la nuit. Nous savons qu'il nous reste plus que deux jours pour profiter de la gentillesse nos amis burkinabè.

MARDI 10 FEVRIER

Les activités de l'AUPE

Après le petit déjeuner à la mission, Daniel et moi retrouvons Marie Salomé, Florence et Baudouin qui nous rejoignent. Nous nous rendons ensemble dans un centre de livraison pour y récupérer un colis que l'abbé attendait. Là-bas, il lui faut deux bonnes heures de paperasses infernales et de déplacements pour faire tamponner les papiers. C'est assez rocambolesque, je dois le reconnaître. Pendant ce temps, nous patientons sur le quai, sollicités par divers marchands qui nous proposent surtout de l'alimentaire.

Nous avons le plaisir, plus tard, une fois le colis récupéré, de recevoir un appel téléphonique de Vital, un autre contact de l'AUPE. Mais la ligne n'étant pas bonne, Vital me fait comprendre qu'il va essayer de m'adresser des papiers qui concernent un litige auquel l'association est confrontée depuis plus d'un an. Il termine en disant qu'il m'enverra également des documents scolaires qui concernent les enfants que nous parrainons.

Par ailleurs, le soir, nous rencontrons Désirée, l'épouse de Vital. Elle vit loin de lui dans la capitale pour des raisons professionnelles. Leur maison est à située à 300 kilomètres de là. Désirée nous invite dans son

appartement et nous y discutons des activités de Dian-Pow, l'association dont elle est présidente et que nous soutenons.

MERCREDI 11 FEVRIER

Détente dans la capitale

Chaque jour nous rencontrons décidément des français. Qui a dit que la Terre était vaste ? Cette fois, il s'agit d'un couple qui vit à Vendargues, dans l'Hérault, pas très loin de chez nous. Ici, il s'occupe de mettre en place diverses cultures afin de lutter contre le rachitisme. Nous passons un moment très porteur en informations.

L'après-midi, nous le passons à faire quelques achats avec Florence. Baudouin nous emmène ensuite visiter la future maison de Marie Salomé. L'Etat l'a expropriée, elle doit se reloger assez rapidement. Sa prochaine demeure se trouve à l'opposé de la ville mais dans un bon quartier, nous dit-elle. Des réparations et des réfections des murs seront nécessaires avant qu'elle envisage d'y emménager. Mais auparavant, il faut surtout que l'actuel locataire s'en aille, et cela ne semble pas évident.

C'est notre dernière soirée à Ouagadougou. Nous invitons nos amis Marie-Salomé, Florence et Baudouin au restaurant. Au menu, toujours le fidèle "capitaine". D'un pays à l'autre, ce poisson est décidément servi à toutes les sauces, mais il est si bon que cela ne pose aucun de problème.

JEUDI 12 FEVRIER

Le retour à Paris

Nous y voici, c'est le dernier jour de notre voyage à travers le nord-ouest du continent africain. Nous avons du mal, Daniel et moi, à réaliser que nous serons de retour chez nous, en France, dans quelques heures.

Nous regroupons nos bagages et nous rendons chez Marie Salomé qui vit à environ cinq cent mètres de la mission. Nous lui donnons tous les habits et le matériel dont nous n'avons plus besoin.

En début d'après midi, nous faisons nos adieux, ou plutôt nos au revoir. Bien que notre vol soit prévu à 23h00, nos bagages doivent être enregistrés vers 16h00. Nous retrouvons ainsi, à l'aéroport, les membres du groupe avec lesquels nous avons voyagé pendant un mois et que nous avons laissé à la mission catholique de Ouagadougou. Nous mangeons ensemble un

poulet frites dans un maquis situé pas loin de l'aéroport et, à 23h30, nous nous arrachons enfin de l'Afrique au moment même où l'avion décolle. Bien entendu, une vague de tristesse mêlée à du contentement nous envahit. A Paris, chacun se sépare après des salutations appuyées. Daniel et moi prenons un avion pour Montpellier tandis que les autres, je crois, habitent tous dans la région parisienne.

Bien qu'éloignés les uns des autres, bien qu'il soit probable que nous ne reverrons plus nos compagnons de voyage, un point commun nous réunira toujours cependant : nous rentrons chez nous le cœur plein et la tête remplie de souvenirs.



Auteur du journal

Danielle Iglésias

Responsable du projet

« un camion pour l'espoir »

Danielle Iglésias

24, Place du levant

34400 st Nazaire de Pezan, France

Tél. 04.67.83.14.45

danielle.iglesias@free.fr

AUPE

Action d'Urgence Pour l'Enfance

24, Place du levant

34400 st Nazaire de Pezan, France

Tél. 04.67.83.14.45 - 04.67.71.59.18

04.67.03.31.68

<http://aupe.fr.st>

Paroisse Sainte Trinité de Libiélé

Abbé Baudouin Poda

BP. 33 Dano - Burkina Faso

Tél. (226) 86 64 30 ou 86 64 02

baudouin.poda@liptinfor.bf

CCP 7460 Ouagadougou

BIB (Banque Internationale du Burkina) Bobo-Dioulasso

Compte N° 41/34 337 856 C